



**BULLETIN
DES AMIS
D'ANDRÉ GIDE**

N° 21 - JANVIER 1974





BULLETIN
DES
AMIS D'ANDRÉ GIDE

publié trimestriellement
par
L'UNITÉ D'ÉTUDES FRANÇAISES
DE L'UNIVERSITÉ DE LYON II

o

Septième Année
N° 21
JANVIER 1974

o

SOMMAIRE

Marc Allégret	3
Assemblée générale de l'AAAG.	6
Une lettre de Jacques Copeau sur Gide . .	8
Le dossier de presse des <i>Faux-Monnayeurs</i>	11
Le dossier de presse de <i>L'Immoraliste</i> (suite).	37
Une soirée chez Jules Romains	50
Chronique bibliographique	53
Informations.	59
Nouveaux Membres de l'Association	64
Publications de l'Association	65

RÉDACTION - ADMINISTRATION

Unité d'Études françaises, Université de Lyon II
69500 BRON

ABONNEMENT : Un an, 15 F (Étranger, \$ 4.00)
CCP Paris 25.172-76, "Ass. Amis d'André Gide"

ASSOCIATION DES
AMIS D'ANDRÉ GIDE

Président d'honneur

ANDRÉ MALRAUX

Comité d'honneur

MM. Jean DELAY, François MAURIAC (+) & Jean PAUL-
HAN (+), de l'Académie française ; M^{mes} Marie-
Jeanne DURRY, Anne HEURGON-DESJARDINS & Élisabeth
VAN RYSSELBERGHE ; MM. Marc ALLÉGRET (+),
Auguste ANGLÈS, Julien CAIN, Étienne DENNERY,
Gaston GALLIMARD, Jean GIONO (+), Jean HYTIER,
Marcel JOUHANDEAU, Pierre KLOSSOWSKI, Robert MAL-
LET, Robert RICATTE & Jean SCHLUMBERGER (+)

Conseil d'administration

M^{me} Catherine GIDE,
présidente

MM. Marcel ARLAND, de l'Académie française, Geor-
ges BLIN, professeur au Collège de France, Daniel
MOUTOTE, professeur à l'Université de Montpellier
& Justin O'BRIEN, professeur à Columbia
University (+),
vice-présidents

MM. François CHAPON, Jean DENOËL, Claude
GALLIMARD, Bernard HUGUENIN & Jean LAMBERT,
membres

M^{me} Irène de BONSTETTEN,
trésorière

M. Claude MARTIN,
secrétaire

MARC ALLÉGRET

Malade depuis de longs mois, Marc Allégret est mort à Paris le 3 novembre 1973. Il était né à Bâle le 22 décembre 1900, fils aîné du pasteur Élie Allégret qui, on le sait, était dès longtemps lié à la famille Gide : il fut le tuteur d'André à la mort de son père (1880) et c'est avec lui que, à dix-huit ans à peine, André fit son premier voyage en Angleterre. Les absences répétées et prolongées du pasteur, en mission au Congo, resserrèrent d'ailleurs les liens entre Madeleine et André Gide et M^{me} Suzanne Allégret, qui assumait pratiquement seule la lourde charge d'élever ses six enfants (Marc devait en effet avoir quatre frères et une sœur).

Ce n'est pas aux lecteurs de ce *Bulletin* qu'il est besoin de rappeler ce que fut Marc Allégret, surtout à partir de sa seizième année, pour Gide : le *Journal* de celui-ci, les *Cahiers de la Petite Dame*, les correspondances ont explicitement dit ce que l'œuvre avait déjà laissé voir, notamment *La Symphonie pastorale* et *Les Faux-Monnayeurs*... Il n'y a que quelques mois, le livre d'Arthur K. Peters (*Jean Cocteau and André Gide*) divulguait une très belle lettre de 1918 qui témoignait avec quel amour exigeant Gide s'était chargé de la formation de l'adolescent, com-

ment il concevait de l'aider dans son apprentissage de la vie et l'épanouissement de sa personnalité intellectuelle et morale : *"Je voudrais que chaque matin, avant de te lever - que dis-je : je voudrais que dès la veille au soir - tu te veuilles et t'exige beau, noble, actif, intelligent. L'art ne s'obtient que par contrainte, et jamais par laisser-aller. Il faut faire de ta vie entière une œuvre d'art - et d'abord soigner le détail. Si tu veux vraiment tout ça, alors tu es vraiment mon camarade, mon ami. Pourquoi ne t'ai-je pas parlé ainsi plus tôt ? Parce que je n'aime donner un conseil que quand je crois qu'il sera suivi."* Puis, ce fut le voyage au Congo, qui permit à Marc de faire son premier film et de commencer ainsi sa longue carrière de cinéaste.

On a souvent écrit que Gide était l'oncle de Marc Allégret, et lui-même présenta souvent en effet le jeune homme comme son neveu : cette parenté était, du strict point de vue de l'état-civil, inexacte, Gide n'ayant d'autres neveux que ceux de sa femme, les deux fils de sa belle-sœur Jeanne Drouin, mais en vérité ce neveu d'élection qu'était Marc lui était plus proche qu'alliance ou sang ne l'aurait pu faire.

+

Après une licence en Droit et l'École des Sciences Politiques, Marc Allégret avait été en 1925 secrétaire général des Ballets de Paris. Du *Voyage au Congo* (1927) au *Bal du Comte d'Orgel* (1970), il mit en scène près de cinquante films, dont beaucoup rencontrèrent le grand succès. Il fut un grand découvreur de talents, donnant à Raimu son premier grand rôle au cinéma, révélant Simone Simon, Michèle Morgan, Brigitte Bardot - et Roger Vadim.

PRINCIPAUX FILMS DE MARC ALLÉGRET

- 1927 *Voyage au Congo*
1931 *La Petite Chocolatière* (avec Raimu)
Mam'zelle Nitouche (avec Raimu)
1932 *Fanny* (d'après Pagnol, avec Raimu, Fresnay)
1934 *Lac aux Dames* (avec Simone Simon)
1936 *Sous les yeux d'Occident* (d'après Conrad,
avec Barrault et Fresnay)
1937 *Gribouille* (avec Raimu et Michèle Morgan)
1938 *Entrée des Artistes* (avec Jouvet)
1942 *Félicie Nanteuil* (d'après Anatole France)
1943 *Les Petites du Quai aux fleurs* (avec Gérard
Philippe, Danièle Delorme)
1944 *Lunegarde*
1948 *Blanche Fury* (*Jusqu'à ce que mort s'ensuive*)
(Roger Vadim assistant)
1951 *Avec André Gide*
1953 *Julietta*
1955 *Futures vedettes* (avec Brigitte Bardot)
L'Amant de Lady Chatterley
1956 *En effeuillant la marguerite* (avec B.B.)
1959 *Un drôle de dimanche*
1961 *Les Démons de minuit*
L'Abominable homme des douanes
1970 *Le Bal du Comte d'Orgel* (d'après Radiguet,
avec J.-Cl. Brialy)

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE L'ASSOCIATION

Diverses circonstances n'ont pas permis que se tînt notre Assemblée générale annuelle de 1973. Celle qui est maintenant convoquée (v. le feuillet inséré en tête du présent Bulletin) aura donc une triple fonction : Assemblée ordinaire de 1973, Assemblée ordinaire de 1974 et Assemblée extraordinaire pour la revision des Statuts (celle du 6 mai 1972 n'ayant pas atteint le quorum requis, v. BAAG n° 15 et 16). A l'ordre du jour, rapport de la Trésorière, rapport du Secrétaire, questions diverses.

Nous rappelons qu'il est INDISPENSABLE que tous nos Membres empêchés d'être présents à cette Assemblée y soient représentés en nous renvoyant le BON POUR POUVOIR inclus dans ce Bulletin.

Nous publions ci-contre le Bilan de l'exercice 1973 tel que l'a établi notre Trésorière, M^{me} de Bonstetten. Les bilans précédents ont été publiés dans les BAAG n° 7, 11, 15 et 18.

<i>Solde disponible au 31 décembre 1972</i>	
(v. BAAG n° 18, p. 15)	21 449,40 F
Cotisations	12 657,04 F
Vente de Cahiers	1 550,00 F
Vente de Bibliographies et Index . .	236,42 F
Vente de Bulletins	595,84 F
Intérêts 1972 du Livret C. d'épargne	305,00 F
Total des RECETTES	36 793,70 F
Facture Éd. Gallimard (Cahiers 3) . .	10 666,67 F
Facture Éd. Gallimard (Cahiers 4) . .	16 800,00 F
Frais Secrétariat	851,78 F
Frais Trésorerie	159,30 F
Divers	41,43 F
Total des DÉPENSES	28 519,18 F
Total Recettes	36 793,70 F
Total Dépenses	28 519,18 F
<i>Solde disponible au 31.12.73</i>	8 274,52 F
 <i>Ce solde se décompose comme suit :</i>	
Livret Caisse d'épargne	6 838,00 F
Compte B.N.P.	853,58 F
Compte courant postal	534,87 F
Caisse	48,07 F
	<hr/>
	8 274,52 F

Ce bilan, ainsi que celui de l'année 1972, devra être commenté, discuté et approuvé par l'Assemblée générale de l'Association.

UNE LETTRE DE JACQUES COPEAU SUR ANDRÉ GIDE

Il y aura, le 20 octobre prochain, vingt-cinq ans que mourait Jacques Copeau, septuagénaire. 1974 devrait voir commencer, sous l'impulsion de sa fille notre amie Marie-Hélène Dasté et de l'Association des Amis de Jacques Copeau (v. *BAAG* n° 14, p. 21), la publication tant attendue des *Registres*, sept volumes qui seront la somme d'une existence extraordinairement pleine. Après la Correspondance Gide-Martin du Gard paraîtra, toujours grâce à Claude Sicard, l'importante Correspondance Copeau-Gide. Et la publication (dernière partie des *Registres*) du *Journal* de Copeau sera à coup sûr un grand événement littéraire, touchant particulièrement les "Gidiens", dont quelques-uns ont déjà pu, l'été dernier à Cerisy-la-Salle, en entendre lire de larges fragments par Marie-Hélène Dasté - qui lut aussi certaine lettre adressée par Copeau en 1946 à un ami de jeunesse et où il évoquait en termes émouvants ses relations avec Gide. Nous sommes heureux d'en pouvoir offrir le texte à nos lecteurs, et tenons à exprimer nos remerciements à nos amis M.-H. Dasté et Cl. Sicard - grâce auxquels nous présentons aussi plus loin, dans le "dossier de presse" de *L'Immoraliste*, une prose peu connue de Copeau.

Permand, 1.4.46.

Mon cher Ami,

Il est en effet bien surprenant et même bien irritant pour vous que je n'aie fait jusqu'à présent aucune réponse à vos deux lettres, celle du 22 Octobre 45, celle du 12 Mars 46. Cette lenteur n'est pas dans mes habitudes. Il faut que je m'explique. L'explication repose sur une double raison. La première est qu'en effet tout ce qui touche à A. Gide m'émeut profondément comme touchant à mon âme secrète, à des choses que j'ai oubliées et que je ne puis me rappeler qu'au prix d'un effort qui ne va pas sans quelque douleur, ou bien au contraire à des choses qui sont si vivantes, qui me restent si présentes que je crois les toucher, les sentir et cela aussi me fait souffrir. Il faudra bien pourtant que j'aie le courage d'affronter ces souvenirs, d'autant plus que j'ai là-dessus des choses à dire qui, je crois, n'ont pas été dites. Mais je suis lâche et paresseux, il faut l'avouer. Et, depuis un certain temps, depuis assez longtemps est venue se greffer là-dessus certaine défiance de moi-même, de ma mémoire, de toutes mes facultés. Cela ne s'est pas manifesté pendant la guerre, mais tout de suite après. Un jour j'étais avec Roger Martin du Gard, à Évian, et tout à coup, sans qu'aucun malaise ne [sic] l'eût annoncé, je me suis trouvé mal. J'ai consulté à Lyon et à Paris des spécialistes. Ils m'ont affirmé que je n'avais aucune lésion et ne devais pas m'inquiéter. N'empêche que je me sens diminué, et que depuis deux ans ces pertes de connaissance reviennent périodiquement. Je viens d'en avoir encore une, à Paris, ces jours derniers.

Alors, voilà, vous comprenez que je ne me

sente pas beaucoup d'inclination à entrer dans des sujets qui m'émeuvent. Je crois que ce que vous dites est exact. Je suis heureux surtout que vous admiriez tant A. Gide et que, même, vous soyez disposé à l'aimer. Souffrez que je n'ajoute pas, pour le moment, le moindre trait à sa physionomie. Il a eu dans ma vie une telle importance, je lui dois tant, je l'aime tant. Même à l'heure actuelle, après une si longue séparation, malgré tout ce que je pourrais lui reprocher, je crois qu'il est de tous mes amis celui que j'aime le mieux, pour qui j'ai le plus d'attachement...

Mon bon Charlier, ne reviendrez-vous jamais vous fixer dans nos parages, Ile-de-France ou Normandie ? C'est parler de tout cela qu'il faudrait. L'effort d'écrire me fatigue trop. Quel âge avez-vous ? Combien y a-t-il d'années que nous nous connaissons ? Je me rappelle votre maison, le déjeuner que nous y fîmes...

Au revoir. Je vous serre affectueusement la main.

Jacques Copeau.

(Sur le premier malaise dont Copeau fut victime à Évian le 5 août 1941, v. la *Correspondance Copeau-Martin du Gard*, éd. Claude Sicard, Gallimard, 1972, t. II, pp. 632-4 et 878-84.)

LE DOSSIER DE PRESSE
DES "FAUX-MONNAYEURS"

Voici un deuxième "dossier de presse", celui des Faux-Monnayeurs, dont nous commençons la publication en prélude au cinquantenaire du roman que Gide achevait le 8 juin 1925. On ne s'étonnera pas que ce dossier soit beaucoup plus abondant que celui de L'Immoraliste.

+

HENRY BIDOU

(Successeur d'Émile Faguet au feuilleton dramatique du Journal des Débats, critique militaire du Journal, Henry Bidou (1873-1943) s'occupa aussi de musique et d'arts. Il tint la rubrique littéraire de La Revue de Paris jusqu'à la guerre de 1939. L'article ci-dessous reproduit parut dans la livraison du 15 mai 1926 de La Revue de Paris, pp. 211-7.)

PARMI LES LIVRES

"Les livres que j'ai écrits jusqu'à présent me paraissent comparables à ces bassins des jardins publics, d'un contour précis, parfait peut-

être, mais où l'eau captive est sans vie. A présent, je la veux laisser couler selon sa pente, tantôt rapide et tantôt lente, en des lacis que je me refuse à prévoir."

C'est ainsi qu'un des personnages de M. André Gide, Édouard, parle d'un roman qu'il écrit, et qui s'appelle, comme celui de M. Gide, *Les Faux-Monnayeurs*. Il se flatte de laisser aller son livre à l'aventure et d'ignorer comment il finira. "Je considère, dit-il, que la vie ne nous propose jamais rien qui, tout autant qu'un aboutissement, ne puisse être considéré comme un nouveau point de départ. Pourrait être continué... c'est sur ces mots que je voudrais terminer mes *Faux-Monnayeurs*."

Il s'agit donc pour l'auteur, et c'est une entreprise assez nouvelle pour lui, de laisser passer dans son œuvre et de décrire à mesure le flot mouvant de la vie. M. Gide est un esprit assez vigoureux pour pousser le système jusqu'à n'en point avoir. Il est vrai que son nouvel ouvrage a l'air abondant, aisé et naturel. On y reconnaît des courants, des remous, un mouvement spontané et continu. On y trouverait presque du désordre et de la confusion, à la russe. Apparences que tout cela ! On soupçonne aussi une infrastructure dissimulée, mais très forte, des travaux d'art noyés qui subdivisent les filets liquides. Le bruit du style n'est pas ce chant divers et instable qu'on entend au bord des torrents, mais une note claire, parfaite et bien tenue.

L'étude de ce cours d'eau faussement libre est difficile. Essayons de décomposer l'ouvrage. Un groupe de personnages est formé par les trois frères Molinier, fils d'un président de Chambre sans fortune. L'aîné, Vincent, étudie la médecine. Il se comporte d'une manière traditionnelle ; je veux dire qu'il devient l'amant d'une femme

mariée, l'abandonne quand elle est enceinte, se laisse séduire par une femme étrangère, riche, affranchie, et un peu aventurière, part avec elle et finit par la noyer dans la Casamance. Dans l'expérience que M. Gide institue sur les nouvelles générations, ce Vincent, dont l'existence sentimentale est si parfaitement conforme aux usages, servira de cobaye-témoin. Aussi ne le verrons-nous guère. On rappellera son exemple quand il faudra mesurer l'écart des nouvelles mœurs.

Le second, Olivier, va passer son baccalauréat. Il commence à écrire des vers. Sa mère vient encore l'embrasser dans son lit tous les soirs. M. Gide a fait un joli croquis de lui au Luxembourg, entre des camarades. "Combien Olivier Molinier, parmi tous ceux-ci, paraît grave ! Il est l'un des plus jeunes pourtant. Son visage presque enfantin encore et son regard révèlent la tendre précocité de sa pensée. Il rougit facilement. Il est tendre. Il a beau se montrer affable envers tous, je ne sais quelle secrète réserve, quelle pudeur tient ses camarades à distance. Il souffre de cela."

Le troisième, Georges, a quatorze ans. C'est un enfant cynique ; mais les auteurs qui décrivent les races nouvelles décrivent toujours les plus jeunes comme des cyniques. Quoi qu'il en soit, ces trois frères (et l'aîné a peut-être dix ou douze ans de plus que le dernier) représentent trois espèces d'hommes ; l'un est viril et résolu ; l'autre est tendre, sensible et ambigu ; le dernier est infâme.

Passons à un autre groupe, celui des Profittendieu. Le père est le collègue et l'ami de M. Molinier. Son fils, Bernard, va, comme Olivier, dont il est l'ami, passer son baccalauréat dans deux mois. Les deux amis sont d'ailleurs bien différents. Autant Olivier est sensible, autant Bernard est rude. Il y a en lui je ne sais quoi

de hardi et d'indompté, qui appelle l'aventure. Il découvre dans le tiroir d'une console, qu'il visite indiscretement, des lettres d'amour adressées à sa mère, et vieilles de dix-sept ans, où il reconnaît clairement que lui, Bernard, n'est pas le fils de M. Profitendieu. Il quitte la maison le jour même, en laissant une lettre atroce : "Monsieur, écrit-il, j'ai compris à la suite de certaine découverte que j'ai faite par hasard cet après-midi, que je dois cesser de vous considérer comme mon père, et c'est pour moi un immense soulagement. En me sentant si peu d'amour pour vous, j'ai longtemps cru que j'étais un fils dénaturé ; je préfère savoir que je ne suis pas votre fils du tout... Je signe du ridicule nom qui est le vôtre, que je voudrais pouvoir vous rendre et qu'il me tarde de déshonorer." Il couche chez Olivier, et le lendemain il part à l'aube, sans un sou, résolu, dit-il, à n'être ni marlou, ni voleur, mais sans savoir comment il vivra.

Comme Olivier, Bernard a un frère plus âgé, qui est avocat, et un frère cadet, Caloub, qui est encore à l'âge du thème et de la version. Mais nous ne faisons que les entrevoir.

Madame Molinier, la mère d'Olivier, a un demi-frère, qui peut avoir une quarantaine d'années, et qui se nomme Édouard. Il est écrivain et, au début du roman, il arrive de Londres. Visiblement, ce sont les jeunes gens qui sont les personnages véritables du roman. Édouard n'est là que comme un substitut de l'auteur, une sorte de témoin passionné ; mais ce rôle même est considérable. Il intervient à chaque moment et détermine les événements. Il tient un journal dont nous lisons des fragments. Il raisonne de la vie et des lettres. Je voudrais tracer son portrait. Mais il a écrit lui-même : "La description des personnages ne me paraît point appartenir au genre (du roman). Oui, vraiment, il ne me paraît pas que le

roman pur... ait à s'en occuper." — Et M. Gide est trop évidemment de son avis.

Puisque Édouard et M. Gide pensent l'un et l'autre que "les romanciers, par la description trop exacte de leurs personnages, gênent plutôt l'imagination qu'ils ne la servent, et qu'ils devraient laisser chaque lecteur se représenter chacun de ceux-ci comme il lui plaît", — observons cette règle et représentez-vous, lecteur, Édouard comme il vous plaira. Dites-vous seulement qu'après six mois d'absence, il revient à Paris, et qu'il arrive par ce jour d'avril, vers onze heures du matin, à la gare Saint-Lazare.

Olivier, qui l'appelle oncle Édouard et qui l'aime beaucoup, va le chercher. On ne nous dit pas expressément de quelle sorte est leur attachement. Mais il a l'inquiétude sauvage de l'amour. Édouard saisit le bras du jeune Olivier et dit : "Je m'efforçais de croire que tu ne serais pas là ; mais au fond j'étais sûr que tu viendrais." Olivier, scrupuleux, inquiet et craignant d'être importun, raconte qu'il avait affaire dans le quartier ; puis il rougit de son mensonge. Édouard, qui le voit rougir, craint d'avoir montré trop de passion en lui serrant le bras, et, dégrisé, il dénoue son étreinte. "Il eût voulu demander à Olivier s'il avait compris que cette carte adressée à ses parents, c'était pour lui qu'il l'avait écrite ; sur le point de l'interroger le cœur lui manquait. Olivier, craignant d'ennuyer Édouard ou de se faire méjuger en parlant de soi, se taisait. Il regardait Édouard et s'étonnait d'un certain tremblement de sa lèvre, puis aussitôt baissait les yeux. Édouard tout à la fois souhaitait ce regard et craignait qu'Olivier ne le jugeât trop vieux."

Telles sont les alarmes, les pudeurs, les délicatesses des amis de Socrate. Édouard est si énérvé qu'il jette sans y songer son bulletin de

consigne. Bernard Profitendieu, qui les suit sans être vu, ramasse le bulletin, dégage la valise d'Édouard, y prend un portefeuille tout en se répétant qu'il n'est pas un voleur, déjeune, et, regagnant la chambre qu'il vient de louer, poursuit l'inventaire : "Un complet de rechange ; à peine un peu trop grand pour moi, sans doute. L'étoffe en est seyante et de bon goût. Du linge ; des affaires de toilette. Je ne suis pas bien sûr de lui rendre jamais tout cela. Mais ce qui prouve que je ne suis pas un voleur, c'est que les papiers que voici vont m'occuper bien davantage." Et il lit, sans plus de façons, le journal qu'Édouard tient de sa vie.

Ne jugez pas trop mal Bernard, si vous ne voulez pas contrister M. Gide, qui a pour lui une évidente sympathie. C'est un enfant, nous dit-il, "aux yeux si francs, au front si clair, au geste si craintif, à la voix si mal assurée..." Et en effet, les secrets qu'il surprend lui inspirent une idée naïve et généreuse.

Le journal d'Édouard est surtout l'histoire de Laura. Laura est cette maîtresse que Vincent Molinier vient d'abandonner. Elle est la fille d'un pasteur protestant, Vedel, qui dirige une pension. Vedel a deux autres filles, Rachel l'aînée, Sarah la cadette, — et un fils, Armand, un camarade d'Olivier, fin, sensible et amèrement cynique. Édouard, qui a été pensionnaire chez les Vedel, les connaît tous, et Laura a eu de la tendresse pour lui. Mais, l'an passé, elle a épousé un petit professeur, Douviers. Puis, tandis que Douviers était en Angleterre, elle a dû aller dans le Midi : c'est là qu'elle a rencontré Vincent Molinier. Maintenant, enceinte, désespérée, n'osant plus rejoindre son mari, qui la croit chez ses parents, n'osant pas rejoindre ses parents, qui la croient à Paris, elle se cache à Paris et vit à crédit dans un petit hôtel. Elle a

écrit à Édouard une lettre désespérée. "Je ne sais plus que devenir. Hélas ! des chemins si délicieux ne pouvaient mener qu'aux abîmes. Je vous écris à cette adresse de Londres que vous m'avez donnée, mais quand cette lettre vous parviendra-t-elle ? Et moi qui souhaitais tant d'être mère ! Je ne fais que pleurer tout le jour. Conseillez-moi, je n'espère plus rien que de vous. Secourez-moi, si cela vous est possible, et sinon... Hélas, en d'autres temps, j'aurais eu plus de courage, mais à présent ce n'est plus moi seule qui meurs. Si vous n'arrivez pas, si vous m'écrivez : je ne peux rien, je n'aurai contre vous pas un reproche. En vous disant adieu, je tâcherai de ne pas trop regretter la vie..."

Le jour où il a reçu cette lettre, Édouard est revenu à Paris. Bernard à son tour la lit avec les autres papiers, et une idée romanesque lui vient à l'esprit. Il va trouver Laura ; il se dit envoyé par Édouard pour lui apporter de l'argent... Mais, à ce moment, Édouard paraît. Il reconnaît aussitôt que le jeune homme est celui qui s'est approprié sa valise. Il n'est pas fâché, et Bernard n'est pas déconcerté. Celui-là se contente de sourire avec un peu d'ironie, et celui-ci, tout à fait en confiance, lui demande de le prendre pour secrétaire.

A ce moment, le faisceau du roman se rompt pour un temps, et les personnages se dispersent. Édouard emmène Laura à Saas-fée, pour y faire ses couches, et il emmène avec lui Bernard, devenu en effet son secrétaire. Olivier resté à Paris est tordu de jalousie. C'est à ce moment qu'on voit bien la différence de caractère entre les deux amis. Bernard, qui s'est mis si hardiment en marge de la société, est le plus ingénu des deux ; il raconte naïvement à Olivier la vie qu'il mène en Suisse ; — au contraire Olivier, plus délicat, est infiniment moins innocent, et plus tourmenté.

"Bernard, nous dit M. Gide, était beaucoup trop spontané, trop naturel, trop pur, il connaissait trop mal Olivier, pour se douter du flot de sentiments hideux que cette lettre allait soulever chez celui-ci ; une sorte de raz de marée où se mêlaient du dépit, du désespoir et de la rage. Il se sentait à la fois supplanté dans le cœur de Bernard et dans celui d'Édouard." — "Ah ! c'est ainsi", pense-t-il, et il se rend chez le comte de Passavant, directeur d'une revue de littérature, faux artiste et corydonisant notoire, qui cherche un jeune rédacteur en chef.

La période de Saas-fée est celle où Édouard précise l'idée qu'il a du roman qu'il écrit. Ce roman, on s'en souvient, s'appelle, comme celui de M. Gide, *Les Faux-Monnayeurs*. Mais qui sont ces faux-monnayeurs ? Édouard ne le sait pas bien encore. Il a pensé d'abord à quelques-uns de ses confrères. "Mais l'attribution s'était bientôt considérablement élargie ; suivant que le vent de l'esprit soufflait de Rome ou d'ailleurs, ses héros tour à tour devenaient prêtres ou francs-maçons." Plus tard, le sujet change encore, ou plutôt un sujet plus profond apparaît : c'est la rivalité du monde réel et de la représentation que nous nous en faisons. "La résistance des faits, écrit Édouard, nous invite à transporter notre construction idéale dans le rêve, l'espérance, la vie future, en laquelle notre croyance s'alimente de tous nos déboires dans celle-ci." Si je l'entends bien, les faux-monnayeurs sont les idéalistes. Il y a là un retour de l'esprit qui dictait autrefois à M. Gide *Le Prométhée mal enchaîné*. Au contraire, poursuit Édouard, "les réalistes partent des faits, accommodent aux faits leurs idées. Bernard est un réaliste. Je crains de ne pouvoir m'entendre avec lui". — M. Gide est pour ceux qui écrivent d'abord l'idée, attendant que les faits s'y viennent ranger. Pour lui donner

raison, Édouard est à peine rentré à Paris que le petit Georges Molinier, pensionnaire chez les Vedel, est enrôlé dans une bande de galopins qui écoulent de la fausse monnaie. Voilà une justification, au moins accidentelle, partielle et tardive, du titre.

Toute cette dernière partie a pour centre la pension Vedel. Bernard y est entré, et il est devenu l'amant de Sarah. Armand Vedel, cynique et désespéré, apparaît plus nettement. La bande affreuse des petits camarades de Georges montre des museaux de gosses pervers. Cependant Olivier, réconcilié avec Édouard, essaie de se tuer, sans autre raison que ce sentiment de plénitude et de joie, qui donne envie de quitter une existence comblée.

Tels sont les éléments, et non pas tous, de ce livre robuste, et d'un mouvement si divers. Par endroits, il peut paraître le journal d'un roman qui s'aggrave, s'accroît et varie. Ailleurs, il semble le roman de toute une génération, celle d'Olivier, de Bernard, d'Armand, — suivie par la génération de Georges, de l'horrible et féroce petit Gheridanisol et du malheureux et charmant Boris. Mais dans chacune de ces générations il y a toutes sortes de caractères, et les circonstances changent plus que les hommes. Ailleurs encore le livre laisse entrevoir tout un temps de la littérature, et des visages connus. Il varie entre la confession et la chronique. Il est une réaction de M. Gide contre son propre goût de l'abstrait, et la vie y entre comme un flot, les vanes levées. Et ce livre de combat contre lui-même est pourtant celui où l'esprit de M. Gide apparaît tout entier.

HENRI HERTZ

(Poète d'Apertés (1912), ami de Max Jacob, Henri

Hertz (1875-19) est un critique régulier de La Nouvelle Revue Française que dirige alors, un an après la mort de Jacques Rivière, Gaston Gallimard — Jean Paulhan étant rédacteur en chef. La note suivante paraît dans le n° 150 de la revue, du 1er mars 1926, pp. 345-51.)

LE ROMAN

Les Faux-Monnayeurs, par André Gide (Éditions de la N.R.F.).

Il suffit d'un tout petit événement : une pendule détraquée, une tablette de secrétaire disjointe, l'ennui dans le cœur d'un enfant, seul à la maison devant ses cahiers, le goût qui lui prend de réparer la pendule, de regarder, par la tablette, dans le tiroir, ouvert quoique fermé, il n'en faut pas plus : le roman s'enchaîne et, bientôt, se déchaîne.

Dans le tiroir une liasse de lettres ; dans une lettre... oh ! oh ! rien que cela ? Bernard, ta mère a trompé ton père et tu n'es pas le fils de ton père, le juge d'instruction Profitendieu !

Que faire ? Si Bernard, à ce moment, n'était pas romanesque, il ne ferait rien. Mais il l'est. Le roman est tout mouvement. Il obéit aux événements. Bernard rédige, sur-le-champ, une superbe lettre d'abdication filiale et s'enfuit de la maison paternelle, pour toujours.

Le roman est une formation diabolique qui, une fois l'élan donné, foisonne. Foudroyant, féérique, il se propage, apparaissant à l'improviste où l'on ne croyait pas qu'il fût, s'exaltant où l'on soupçonnait qu'il était. Prodigeux parasite, il franchit les rues, grimpe les étages, force les portes, enjambe les générations, s'accroche aux trains, déjoue les années et les distances. Partout à la fois, le voilà, enlaçant les êtres les plus différents, envahissant les milieux les plus divers, de ses liens épineux qui font

mal, qui étouffent, qui rendent le cœur chevaleresque, et rapprochent, soudain, par l'espoir ou le désespoir, de la mort la plus belle.

M. Profitendieu lit la lettre de son fils, la lit à sa femme. En quelques minutes, le roman, assoupi dans l'appartement Profitendieu, se rallume.

Bernard est allé coucher clandestinement chez son ami Olivier Molinier, fils d'un collègue de son père. Nuit tranquille, sommeil hygiénique des enfants, c'en est fini ! Que s'agite-t-il entre Bernard et Olivier, par cette nuit sans sommeil ? Que s'agite-t-il chez le petit Georges qui fait semblant d'être endormi dans le lit voisin ? Le roman est déjà dans la chambre. Il est aussi dans l'escalier. A l'étage au-dessus, sur le palier, sanglots, scène brutale, une femme chassée : le roman de Vincent, le médecin, le grand frère d'Olivier, la fin affreuse du roman de Laura et de Vincent. Vincent aurait été, sans doute, loyal dans sa rupture avec Laura, s'il n'avait connu le comte de Passavant qui l'a transformé en joueur, qui l'a jeté sous les enchantements de sa maîtresse, lady Griffith, qu'il a hâte de troquer contre Olivier, le frère de Vincent. Les caprices corrosifs de lady Griffith emporteront les scrupules de Vincent et, grâce à la complaisance de Vincent, le comte de Passavant partira en voyage avec Olivier. Deux nouveaux romans.

Durant la nuit fiévreuse que Bernard noue son roman, et que se dénoue celui de Vincent et de Laura, l'oncle d'Olivier, Édouard, vogue sur le bateau qui vient d'Angleterre. Édouard est tout chargé de matière de roman. Il l'est d'autant plus qu'il est non seulement romanesque, mais romancier.

Laura, sans argent, sans force, à Paris, n'osant plus rejoindre son mari qui est professeur en Angleterre, n'osant plus revoir ses pa-

rents, a appelé au secours et Édouard qu'elle a aimé accourt. Mais il ne vient pas seulement pour elle. Il vient autant pour Olivier. Sur le quai de la gare, la première personne qu'il verra sera Olivier.

Au même moment où Bernard et Olivier nous ont révélé pour le moins trois romans, Édouard s'apprête à nous en ouvrir..... combien ? Trois, quatre, six ? On ne peut compter. Les romans s'agrippent à lui. Il en est l'aimant.

Un homme romanesque se forge des romans à son usage. Quand, par surcroît, il est romancier, il couve et choie tous les romans des autres. Il est leur confident, leur historien, leur conseil, leur augure. Il médite, en plus, sur les conditions d'ensemble de ces romans et du sien.

Pour un si lourd fardeau, le volume de sa vie, au jour le jour, saurait-il suffire ? Il y faut un réservoir. Nous apprenons qu'Édouard est, en fait, à l'intérieur des *Faux-Monnayeurs*, l'auteur en personne des *Faux-Monnayeurs*. Que de soucis, que de responsabilités !

Au récit à ciel ouvert du roman d'Édouard auquel s'accolent tous les romans contemporains, s'ajoutera donc le récit caché, sous la forme d'un "Journal" de ses compassions, de ses alarmes, de ses réflexions de romancier. Alternative-ment les romans auxquels nous assistons entreront dans le "Journal", en ressortiront pour rentrer dans la vie même, puis repartiront vers les vastes perspectives de l'imagination pure jusqu'à aboutir à des conclusions abstraites et des propositions d'esthétique.

Le roman de Laura, l'ancien roman, celui de son mariage avec l'ingénu professeur Douviers. Quels souvenirs ! Familles de pasteurs, à la grâce de Dieu ! Triste répartition de la grâce de Dieu et des grâces du monde ! Laura est gracieuse, mais disgraciée. Rachel est disgraciée et

disgracieuse. Sarah éclate de tant de grâce qu'elle la prostitue. Armand a un tel dégoût de la grâce de Dieu qu'il affecte, avec cynisme, la vocation de la disgrâce. De père en fils, les pasteurs bégayent des psaumes. Leurs femmes gémissent sur ces enfants en qui tout romanesque est tari, ou bien en qui il est, d'avance, corrompu.

Le vieil Azaïs, le vieux ménage La Pérouse titubant au bord de la folie et du suicide. Romans éteints, romans morts, romans près de sourdre.

Tout revivra, lorsqu'Édouard reverra Laura déchue. Et les fraîches images des jeunes romans dont c'est le printemps seront tachées par l'ombre de vieilles images moribondes.

Désœuvré, curieux, inquiet de savoir comment replanter sa vie déracinée, Bernard a suivi subrepticement Olivier se rendant à la rencontre d'Édouard. Troublé, distrait, Édouard, en parlant à Olivier, a laissé tomber son bulletin de consigne. Bernard le ramasse, s'empare de la valise d'Édouard.

Dans la valise, il y a le portefeuille et le "Journal" d'Édouard. Bernard est une âme noble et honnête. Ce n'est pas au portefeuille qu'il en a. C'est au Journal. Il dévore le Journal. Il dévore les romans d'Édouard.

De sorte que plus romanesque que jamais et même, déjà, quelque peu romancier, il se trouve dans la chambre et presque aux pieds de Laura, à l'instant où Édouard y arrive. Encore un roman. Il rend sa valise à Édouard, il s'éprend follement de Laura, il devient le secrétaire d'Édouard et tous trois partent en Suisse, à Saas-Fee.

Romans directs, romans indirects, rebondissements sans fin : En apprenant qu'Édouard a emmené Bernard, Olivier, jaloux, se livre au comte de Passavant. Trop aimée par Bernard, mal aimée

par Édouard, Laura se désole jusqu'au repentir et décide de retourner auprès de Douviers, son mari.

Au reste, que sont-ils venus faire à Saas-Fee ? Se mêler à un roman de plus. A Saas-Fee est Boris, petit-fils du vieux La Pérouse. Édouard doit essayer de le ramener à Paris. Boris est né d'un terrible roman dont il demeure imprégné, au point qu'il risque de s'épuiser, tout seul, le corps et l'âme, de "magie romanesque", avant même d'être en âge de vivre.

Est-ce tout ? Ah ! est-ce tout ? Vous n'en pouvez plus, n'est-ce pas ? Je ne puis tout dire. Il y a, s'enchevêtrant, bien d'autres romans.

Que deviennent tous ces personnages ?

Boris meurt, victime d'une maligne conspiration de camarades.

Vincent tue lady Griffith et erre, dans des conditions mystérieuses, en Afrique.

Édouard et Olivier ne se quittent plus.

Le comte de Passavant s'anesthésie dans la littérature et les toxiques.

Bernard retourne, en fin de compte, au bercail de M. Profitendieu.

Quoi encore ? Laura est remise avec son mari qui se prépare à aimer le fils de Vincent, comme s'il était le sien.

Armand ? Sarah ? Et Georges qui, j'ai oublié de le dire, faillit, à deux reprises, comparaître devant son propre père, comme mineur débauché et comme faux-monnayeur ?

Au fait, "faux-monnayeurs", titre du livre, pourquoi "faux-monnayeurs" ?

L'auteur, figuré par Édouard, ne nous l'explique pas bien et n'a pas plus l'air de tenir à ce que ces mots aient un sens déterminé qu'il ne tient à ce que son roman ait une fin véritable. "Pourrait être continué, voilà les mots que je

voudrais pouvoir écrire à la fin de mon livre", dit-il quelque part.

Et, c'est vrai : lancée à cette vitesse, se répercutant avec cette fécondité, l'activité romanesque n'a pas de raison de cesser. A l'infini, elle va des uns aux autres ; à l'infini s'épand sa profusion dévorante. Monnaie sincère ou fausse monnaie, l'esprit romanesque circule sans répit. Les avarés le dissimulent. Les prodigues le gaspillent. Les cœurs honnêtes le dépensent pour du bonheur, les faux-monnayeurs pour du crime.

En vérité, plus on avance dans ce roman où de si nombreuses sources romanesques giclent, ondoient, serpentent, puis se perdent, mieux on comprend que M. André Gide avertisse que c'est son premier roman. Tout ce qu'il a écrit jusqu'ici, et qu'il dénomme soit : *récits*, soit : *sorties*, paraît uniforme et uni à côté et borné, en profondeur, à quelques personnages. Tandis que ce gros livre, tumultueux et pressé, c'est l'orage qui cingle et frappe, de toutes parts, dans une effroyable rumeur, avec cent échos béants, la surface d'une société.

On ne peut même pas dire que ce soit le roman d'une époque, ou d'une classe sociale, ou d'une catégorie de gens, ainsi qu'il arrive dans le roman de caractère ou d'aventure. Tout roman paraît singulièrement délimité et matérialisé, si agité soit-il, auprès de celui-ci. C'est plutôt le *roman du romanesque*, le *roman des romans*, c'est-à-dire l'histoire du mécanisme suivant lequel agit et s'enflamme, de proche en proche, parmi les hommes, le merveilleux maléfice. Histoire si poussée, fruit de tant d'expérience et de réflexion qu'elle n'explique longtemps aucun des effets romanesques qu'elle a trouvés. C'est le but ordinaire des romanciers. Ce n'est pas le sien. Histoire cruelle, histoire impitoyable, course infernale. Les ménagements sentimentaux ne

l'arrêtent pas. Immédiatement, elle les arrache et les dépouille. Elle va, quand il le faut, jusqu'à la dérision, car le propre du romanesque, une fois qu'un homme en est possédé, est de l'élever aux plus magnanimes essors, ou bien de le plonger dans l'équivoque ou encore dans le ridicule. Le romanesque est à transformations. Il devient tragédie, il devient vaudeville. De héros on s'y change vite en pitre. Il suffit d'une chi-quenaude.

Toutes ces possibilités sont évoquées en cet ouvrage. Il n'en néglige aucune. Pour les montrer et tirer d'elles sa puissance et, par dessus les émotions romanesques particulières, une plus haute émotion, il n'hésite pas à passer outre, en maints endroits, aux agréments habituels du roman, à les briser par d'âpres contrastes, à préférer souvent de secs cahots tournant à la farce, au déroulement somptueux d'une rare passion.

Et comme, dans cette hâte et ce disparate, se maintiennent le soin du style, la circonspection minutieuse et sereine de l'art de M. André Gide, il en résulte des accentuations, des reliefs et des effacements étranges comme si la foudre se jouait dans les plis d'une précieuse tapisserie.

Surtout, que l'on ne croie pas que cette domination d'ordre philosophique et artistique, grâce à laquelle les osseuses arêtes du romanesque et, en quelque sorte, son squelette déchirent à tout moment les corps charmants et les âmes éperdues, affligent ce grand livre d'aridité scientifique.

Ah ! nullement. Au contraire, d'embrasser le champ du romanesque, avec cette élévation, permet d'en dégager le charme et la douceur, en leurs infinies variétés. La passion romanesque, à son origine, n'a pas d'âge et pas de sexe. Elle pourra devenir amour ou amitié. Elle pourra être cou-

pable ou vertueuse. Elle se sert de qui est là pour la susciter et l'animer. Elle ne fait pas de différence entre les hommes et les femmes. Elle insinue sa caresse et sa voracité, où sont, pour la nourrir, la beauté et la grâce. Des critiques à préjugés vont crier au cynisme, à l'audace, à l'immoralité. Mais non. Jamais, à la faveur de l'"immoralisme" sans lequel le romanesque ne pourrait naître et évoluer, jamais dans aucun livre, on n'aura fait comprendre, en des termes plus tendres et plus purs, comment, plus fort que les distinctions de la morale, plus fort même que celles de la nature parce que, sans doute, il est antérieur et tient de l'Éden, le penchant du roman élude toutes les prescriptions, détourne et résout les "catégories" des instincts et s'innocente en passant hardiment condamnation.

Ajouterai-je qu'à cette effusion de jeunesse, qu'à cette fougue imprescriptible de désirs indistincts, qui écarte tout danger d'abstraction, s'allie la "qualité" qui est dans tous les personnages d'André Gide ? Elle est moins appuyée et moins amenuisée qu'ailleurs, à cause du train et de la complication inhérents au sujet. Mais le monde créé par André Gide est toujours là, ce monde en transparence, en translucidité, rarement étalé et "réalisé" à la manière "réaliste", ce monde à fleur d'eau, toujours recouvert d'un peu de nuit et de rêve, toujours un peu fantômal, dont les gestes et les remous se voient avant qu'on y discerne les formes et les visages, et dont les transports s'épanchent dans une sorte de perpétuelle évasion.

Par là, on voit bien que ce livre où le romanesque est brusqué et pourchassé n'est pas une gageure, un jeu. Il se relie au reste d'une œuvre. Il en exprime, il en avoue avec sévérité et déchirement, l'atroce et délicieux ressort.

Il l'exprime et l'avoue aussi, pour les au-

tres, pour tous les romans qu'essaient de vivre dans l'univers les hommes ennuyés, pour tous les romans que, coup sur coup, ils lisent. Voilà le déclic, voilà le secret de ces romans innombrables. Que vaut-il, mon Dieu ? Peut-il encore jouer vraiment, après tant de siècles, après tant de monotonie ?

Un froid sarcasme enveloppe l'ensemble de cette poignante synthèse, un sarcasme testamentaire, un ironique "à Dieu vat".

Du haut de ce livre, nous contemplons, à pic, non sans stupeur, ni épouvante, la société humaine, sous ses "espèces" actuelles, saturée, accablée de romanesque, s'y tourmentant et s'y consolant ; nous la regardons s'y débattre enfantinement, dans le leurre et la ruse, et, à perpétuité, s'y sentir mourir, s'y sentir revivre.

RAMON FERNANDEZ

(Quatre mois plus tard, La Nouvelle Revue Française publie une nouvelle note sur Les Faux-Monnayeurs, dans son n° 154 du 1er juillet 1926, pp. 98-103. Elle est cette fois due à un des plus grands critiques de la revue, Ramon Fernandez (1894-1944), qui vient de publier ses Messages et consacrera un livre important à Gide, en 1931.)

LE ROMAN

La figure de la vie dans *Les Faux-Monnayeurs*.

Si j'osais prendre au piège d'une formule le génie de M. Gide, je me risquerais à dire que de tous les écrivains français de sa génération il est le seul qui ait su nous donner, à différents moments de sa carrière et de notre croissance, sinon toujours l'œuvre, du moins la sensation de

l'œuvre que nous attendions. Je songe à ceux qui avaient quinze ans lorsque parut *La Porte étroite*, aux heures nocturnes où je dévorai ce récit, ivre d'amour, de dévouement et de regret : Alissa me touchait au vif. J'en pourrais dire autant de ses autres ouvrages, notamment des *Caves du Vatican* qui vinrent, quelques mois avant la guerre, flatter notre goût tout esthétique pour l'aventure. Si j'avance que M. Gide nous donnait la *sensation* de l'œuvre que nous désirions, plutôt que cette œuvre elle-même, c'est que cette distinction marque assez bien, je crois, ce qu'il y a d'original, d'incomparable et tout à la fois de décevant dans sa manière : je veux dire que nous atteignons la réalité à travers les impressions de l'auteur, et celui-ci se comportait singulièrement comme si les événements par lui imaginés, il n'avait fait que les entrevoir. Nul n'était capable, au point où l'était M. Gide, de suggérer, d'amorcer la passion naïve du lecteur par quelques traits pudiques et pâles. Cette façon de piquer légèrement au bon endroit puis de retirer bien vite sa main, c'est, on l'a dit justement, l'art de la litote. Mais il y avait plus dans le cas de M. Gide : la litote est une figure du discours et il s'agissait d'une figure de la vie ; ou si vous préférez, la vie que M. Gide nous racontait c'était de la vie ébauchée, ou inachevée, ou détournée de son achèvement, ou dérobée et refusée, ou momentanée, telle enfin que la litote en était non point l'expression incomplète, mais la fidèle copie littéraire et comme le compte-rendu *in extenso*.

Quand nous nous souvenons d'une œuvre où une vie, une destinée s'est accomplie, il arrive que notre mémoire se sache débordée par la réalité ; elle est plus pauvre que l'œuvre, sinon plus économe. Il semble qu'il en soit ainsi de nos rapports avec toutes choses vivantes ; cet

arbre de Judée que je contemple, comme il est plus complet, plus nuancé que ma vision ! Mais il est là, il demeure, il me nourrira, quand je voudrai, de visions nouvelles. Mais si j'ai rêvé, un instant, d'un arbre inconnu, j'en garde une impression flottante que je ne puis rapporter à rien, que je n'enrichirais qu'en rêvant encore. M. Gide procédait à la manière du Dieu des songes, non pas à la manière du créateur, qui est Dieu tout court. Au lieu de se métamorphoser en nature il fondait la nature dans un fluide mi-sensuel, mi-idéal. J'ai dit qu'il semblait ne faire qu'entrevoir ce qu'il imaginait : je crois qu'il donnait plutôt l'impression de s'en distraire. La puissance de distraction de M. Gide est extraordinaire. Ou sa puissance d'oubli ? Il oublie la vie, celui qui n'en retient que ce qui le caresse en négligeant ses lois de croissance et sa pesanteur.

En passant du récit au roman — à son premier roman, comme il le souligne si intelligemment lui-même — M. Gide a fait un bel acte de courage. Dans un récit M. Gide avait pu, sans déroger aux lois du genre, nous communiquer son impression de la vie sans nous livrer la vie elle-même à l'état brut. Dans un roman il devait nous exposer à la fois la réalité nue et son point de vue sur elle. Sans doute aurait-il pu supprimer le point de vue, mais il n'en était point capable, et c'est pourquoi je trouve, contrairement à quelques opinions éminentes, *Les Faux-Monnayeurs* fort bien composés, avec un sens des relations organiques tout à fait remarquable. Si M. Gide nous semble un romancier incomplet, c'est qu'il a voulu demeurer fidèle à soi-même et si d'autre part il a composé, avec des parties de récit et des parties de roman, un genre hybride somme toute nouveau, c'est pour avoir obéi à la logique du roman. Si nous suivons dans l'œuvre de M. Gide

la courbe symbolique et symboliste qui va du rêve à la vie, *Les Faux-Monnayeurs* nous apparaîtront comme une expérience privilégiée, où le subjectivisme maintient ses différences devant la vie, se refuse à coïncider avec elle, à s'abandonner à son cours. M. Gide aurait pu, tout comme un autre, écrire un roman purement objectif, mais il y eût manqué ce qui fait l'objectivité même d'un grand roman, à savoir la présence constante de l'auteur et son entier dévouement à la vie qu'il crée. Le Journal d'Édouard, avec son retrait et ses désintéressements significatifs, remplace justement dans *Les Faux-Monnayeurs* cette présence et ce dévouement.

La figure de la vie qui se dégage de tout cela n'est peut-être point conforme aux souhaits de M. Gide. Il se flatte d'être vivant et d'aimer la vie, mais comment ne pas reconnaître qu'il entretient avec elle les relations les plus singulières, les plus déconcertantes ? Il ne goûte et ne retient d'elle que les commencements, les possibles et les moments privilégiés : or comment élire ces moments si l'on ne suit pas la vie attentivement et jusqu'au bout ? Si l'on détache les crises de la durée où elles se nouent, on risque de prendre le sensationnel pour l'essentiel, et surtout de ne retenir des êtres que leur enveloppe sensible, vide de son contenu. De fait, M. Gide crée plutôt des actes et des sensations que des individus, ou plus exactement des parties isolées de vie individuelle, et dans cet ordre il n'a jamais rien conçu de plus parfait et de plus irritant que l'épisode du crime de Lafcadio. Le principe fondamental de sa psychologie est que l'on ne doit éprouver du réel que des contacts aigus, instantanés et sans conséquences : ce qui se poursuit et tend à s'achever ne l'intéresse pas. "La réalité, nous dit Édouard, m'intéresse comme une matière plastique ; et j'ai plus de re-

gard pour ce qui *pourrait* être, infiniment plus que pour ce qui a été." Tout amant de la vie lui accordera que le possible, le futur, sont infiniment plus intéressants que le passé, mais le conditionnel introduit une équivoque considérable : ce qui *pourra*, ce qui *va* être, voilà la vie dans son mouvement et sur sa pente ; ce qui pourrait être, ce n'est que de la vie ébauchée aussitôt détournée vers l'imagination. Tout le roman est d'ailleurs une petite guerre menée par M. Gide contre la durée. "Le grand défaut de cette école (l'école naturaliste), c'est de couper sa tranche toujours dans le même sens, dans le sens du temps, en longueur. Pourquoi pas en largeur ? ou en profondeur ? Pour moi, je voudrais ne pas couper du tout. Comprenez-moi : je voudrais tout y faire entrer, dans ce roman". C'est Édouard qui parle. Et il note ailleurs : "Le romancier, d'ordinaire, ne fait point suffisamment crédit à l'imagination du lecteur." Le tout est de savoir si c'est un moment isolé auquel le lecteur est requis de rêver ou si c'est une durée, une destinée dont on ne lui fait connaître que des moments. *Les Faux-Monnayeurs* sont une suite de départs, d'amorces qui font long feu, les personnages perdant leur durée dès qu'ils commencent à vivre sérieusement. Olivier lui-même, cher à Édouard, nous intéresse beaucoup moins dès l'instant qu'il cesse d'être "piquant", dès que, cessant de devenir, il est devenu. "Je suis bien curieux de connaître Caloub", note Édouard, et c'est la dernière phrase du livre. Je serais tenté de voir dans Caloub le véritable héros du roman suivant la formule de M. Gide, parce qu'il ne paraît pas mais va paraître, après la fin de l'histoire ; ou plutôt, le roman n'ayant point de fin, parce qu'il *pourrait* ou *aurait pu* en être le héros. Par un singulier renversement des valeurs l'histoire des personnages semble intéresser d'autant moins

l'auteur qu'elle est objectivement plus intéressante ou du moins qu'elle *pourrait* l'être. De Bernard à Caloub le roman, l'idée même de roman insensiblement mais sûrement se dissout.

Ceci m'amène à Bernard dont M. Gide pouvait tirer une belle figure de roman qui aurait eu un *pedigree* de marque. On a relevé l'importance que M. Gide attribue au vice dans la formation de ses jeunes hommes en lui laissant entendre que le vice n'est ni plus complexe, ni plus difficile à peindre que la vertu. Rien de plus juste : le vice jeune est souvent une gaucherie dont le pli, si on ne l'efface promptement, demeure ; mais il semble que M. Gide ait voulu évoquer dans la personne de Bernard une figure de la vie beaucoup plus riche et significative. A Olivier, tendre prédestiné, répond Bernard en qui l'auteur a suivi la poussée normale d'une sève vigoureuse. Le jeune bâtard n'atteint à un équilibre stable, à la pleine possession de soi qu'après avoir rompu ses attaches sociales, fait l'anarchiste et joué quelque temps et de toutes les manières le rôle de hors-la-loi qui était comme préfiguré dans sa nature. Nous le voyons se reconnaître et s'ordonner peu à peu à la lueur de ses passions, et aussi de ses réflexes. Par la ligne de sa destinée comme par les circonstances de sa vie — sa bâtardise, son infidèle fidélité — Bernard est de la famille de Tom Jones. Comme le héros de Fielding il se fait malgré les conventions sociales, il tire de soi ce qu'il donne de meilleur, et ce meilleur, loin d'être altéré, est purifié par ses égarements et ses turpitudes. Dans sa course marginale avec l'ange, au moment d'inscrire son nom au bas de quelque engagement patriotique, il échange des paroles mémorables avec le corps astral de sa conscience :

"Tu trouves que je devrais signer ?

— Oui, certes, si tu doutes de toi, dit

l'ange.

— Je ne doute plus, dit Bernard, puis jeta loin de lui le papier."

Je crois bien que voilà les plus belles répliques du livre. Elles sont dans la ligne d'un roman vivant, mais elles ne sont pas dans celle des *Faux-Monnayeurs*, car il y a longtemps que M. Gide d'abord, Édouard ensuite, ont laissé sombrer Bernard au fin fond de leur indifférence.

Les Faux-Monnayeurs s'étagent en profondeur sur deux plans : sur l'un les événements ont lieu, sur l'autre l'auteur en prend conscience, et comme ces deux plans n'arrivent pas à se souder ensemble et que l'auteur se distrait des événements les plus propres à faire fructifier le réel, on peut dire que l'auteur ne consent pas au roman qu'il crée et qu'en fin de compte, à cause de ce refus, le roman ne sort pas, se défait. La clef de ce mystère nous est donnée dans le joli monologue shakespearien d'Édouard sur l'amour imaginaire. "Dans le domaine des sentiments, écrit-il, le réel ne se distingue pas de l'imaginaire." Sans doute, mais c'est que le sentiment ne se suffit pas à lui-même. Le sentiment est une manière d'être qui implique une manière d'agir ; et si notre manière d'agir ne vient pas confirmer ou infirmer notre manière d'être, celle-ci deviendra imaginaire, s'évaporerà. Tout état intérieur détaché de ses fins actives et tenu en suspens est de nature imaginaire : M. Gide fait de cet imaginaire le résidu dernier, la quintessence de ce qu'on pourrait appeler la vie pensée. On ne voit pas pourquoi la pensée ne s'attacherait pas à la vie, n'en épouserait pas le rythme, se déroberait à sa terrible pression. La douleur de Laura, voilà de la vie réelle, nous dit M. Gide : d'où vient que cette douleur, loin de nous toucher comme celle de Marceline ou d'Alissa, nous gêne comme elle gêne le jeune Bernard, nous paraît une

dissonance, presque un manque de tact ? Les différences du sentiment et de la vie indiquées dans *Les Faux-Monnayeurs* sont en fait les différences personnelles de M. Gide qu'il pose sans en faire l'équation. Or, cette équation, le roman l'exige.

Au reste, ces différences sont les différences d'une époque, d'un mode de vie et de pensée. M. Gide est toujours original, profond, naïf dans le meilleur sens du terme, mais ses actes, quoi qu'il puisse en penser lui-même, ne sont jamais gratuits. Il a le pouvoir de représenter spontanément et parfaitement certaines tendances de son époque, d'exprimer à la fois un moment de sa sensibilité et un moment de la vie de l'esprit. Cet accord spontané est bien rare depuis Gœthe. C'est pourquoi, si M. Gide ne nous présente pas la figure de la vie que souhaitent quelques-uns d'entre nous, il nous faut reconnaître qu'il demeure, à sa manière et dans sa ligne, naïvement et purement vivant.

*(La suite de ce dossier
au prochain numéro.)*

=====
=====
Le vol. 5 (1974) de la série annuelle *ANDRÉ GIDE*, publiée aux Lettres Modernes, sera, pour l'essentiel, consacré aux *FAUX-MONNAYEURS*. Les contributions à ce numéro peuvent être proposées au directeur de la série : M. Claude Martin, 3 rue Alexis-Carrel, 69110 Ste-Foy-lès-Lyon
=====
=====

La Trésorière de l'AAAG

prie tous nos Membres de bien vouloir lui
éviter de coûteux et importuns rappels en lui
réglant

SANS TARDER

leur

COTISATION 1974

Membre Fondateur	100 F ou \$ 23.00
Membre Titulaire	30 F ou \$ 7.50
Membre Étudiant	20 F ou \$ 5.00

Règlement par :

- virement ou versement au C.C.P. de
l'Association des Amis d'André Gide, PARIS
25.172-76.

- chèque bancaire libellé à l'ordre de
l'Association des Amis d'André Gide et envoyé
à Mme de BONSTETTEN, trésorière de l'AAAG,
14 Rue de la Cure, 75016 Paris.

- mandat envoyé au nom et à l'adresse de
la Trésorière, *Mme de BONSTETTEN*, 14 Rue de
la Cure, 75016 Paris. (En cas de mandat in-
ternational, augmenter la somme envoyée de
2 F ou \$ 0.50, montant de la taxe perçue à
l'arrivée.)

N.B. — Les institutions (bibliothèques, so-
ciétés, librairies...) peuvent demander à la
Trésorière l'envoi d'une FACTURE (établie en
un ou plusieurs exemplaires).

LE DOSSIER DE PRESSE
DE "L'IMMORALISTE"

(SUITE)

JACQUES COPEAU

(L'Ermitage, 14^e année n° 11,
novembre 1903, pp. 212-6)

("Lu d'un trait L'Immoraliste d'André Gide", note le dimanche 27 juillet 1902, dans son Journal, le jeune Jacques Copeau (né le 4 février 1879, il a vingt-trois ans et séjourne alors en Suède).

"Qu'il est noble de dénier toute certitude, valeureux d'aborder des effrois encore impossibles à définir ! [...] André Gide désigne par le cri humain des abîmes inévitables. J'aime jusqu'à certaines faiblesses de dessin, jusqu'à certains défauts élémentaires qui peuvent faire de ce livre un livre incompréhensible, et qui en rendent la beauté comme provisoire." Huit mois plus tôt, il a découvert Les Nourritures terrestres, y a goûté la "douceur d'une inquiète fraternité reconnue" et a souhaité devenir l'ami de l'auteur. C'est à L'Ermitage que Copeau envoie bientôt quelques pages sur L'Immoraliste — quelques pa-

ges qui lui valent une première lettre de Gide, le 7 janvier 1903 : la revue ne publiera pas ce texte ; ces pages, lui écrit Gide, "n'ont été ar-rêtées que par moi [...]. Pourquoi, consulté par Ducoté, j'ai prié celui-ci de ne les publier point ? c'est poussé, croyez-le, par un sentiment de convenances. Signées d'un nom encore inconnu et paraissant dans une revue qu'on me sait toute dévouée, elles pouvaient, aux yeux des malintentionnés, passer pour un éloge de commande ; cette apparence de réclame m'eût déplu." Pourtant, "ces pages étaient belles, émues et parmi les plus intelligentes que l'on ait écrites sur mon livre". Aussi, lorsque Copeau — qui aura entre temps rencontré Gide, et l'amitié sera née entre les deux hommes — reviendra à la charge l'été suivant, aura-t-il aisément raison des réticences de l'écrivain : "Le temps s'étant écoulé," écrit-il à Gide le 12 août, "vous ne pouvez plus craindre, me semble-t-il, l'insinuation malveillante dont s'alarmait votre pudeur, naguère. [...] Et puis... et puis ce que disent les autres, hein ? nous nous en foutons." De Biskra, le 20 décembre, Gide pourra écrire à Copeau : "Vos pages sur L'Immoraliste m'ont été délicieuses à relire."

A L'IMMORALISTE

Pour Bernard Spycet.

Au fond obscur et fiévreux des demeures, les jeunes se sont voués à l'amour du départ. Tu le savais...

Toi, familier des effrois encore vierges, de nos ferveurs incohérentes, toi qui osas dire : *Me voici*, — nous t'accueillons, éducateur d'autant plus précieux que tu sais mal élucider ton secret. Mais tu es ton secret. Fugitif, tu viens nous dire... la course, et le manque de fatigue, et l'impudeur de consentir à l'existence miracu-

leuse, passionnément, avec indifférence. Tu désignes, par le cri humain, les abîmes libres.

C'est pourquoi nous repousserons du pied les seuils, et te suivrons... où ? tu n'as pas dit le but. N'importe : vers la lumière quotidienne ou bien l'ombre des routes, pourvu qu'on y croise parfois son image. Nous la saluerons, sans mots, en étrangers.

Il n'est rien que tu veuilles enseigner. Il n'est rien dont nous souhaitions être instruits. Ô questions, demeurées sans réponses ! Voilà la réponse dont nous avons besoin. De quelles évidences oserions-nous léser l'intégrité vivante ? Nous les avons écartées toutes, comme un nageur sépare les eaux, de ses bras jetés en avant.

Que chaque expérience soit enivrante et neuve. Le hasard nous inspire : nous ne consulterons en nous que ce qui n'est pas appris, pas ressenti, pas aimé, ni pleuré. Nous inventerons pour notre instinct un vertige qui absorbe la minute, veuve du passé, et s'en nourrisse. Nous croirons au monde, pourvoyeur d'ivresses. Et nous délivrerons des concupiscences ignorées. Mais les mains éduquées à saisir, qu'elles sachent ne rien retenir, défiantes de toute possession. Nous serons fervents et désintéressés.

Le simple et chaleureux circuit du sang renouvelle en notre poitrine la persuasion. Nous voulons vivre — quelle vie ? ô couleurs ! ô fantaisies ! — instruits du moins qu'il n'est pas un point de contact entre la vie qui nous cherche et nous qui cherchons la vie. Vagabonds, joyeux "ou plutôt amusés" d'épouser une "fatalité heureuse", nous passerons par la mort, distraits de déchiffrer les concepts anciens, répudiant la voix qui nomme et le doigt muet qui désigne.

Alors, puisse la convalescence devenir notre *état naturel* — comme fut pour d'autres la maladie —, puissions-nous éprouver la vie en conva-

lescents, appliquer avec les lèvres, sur tout objet, le sceau de l'amour de nous-mêmes ! Nous croirons n'être faits que pour la joie, mais ne renoncerons pas à la douleur, ayant l'amour démesuré qui n'aime rien et se confond avec l'oubli.

Ah ! ne crains pas, cher Immoraliste, que nous nous détournions vers un faubourg, ou quelque maison fabuleuse. Nous n'avons qu'un visage, avide de connaissance, qui ignore la re-connaissance, ce torticolis. Il veut se baigner d'aurore... Ayant laissé *les figures de famille* (1) nous savons être épris de notre différence. Nous respirons, à même le ciel creux, notre propre valeur, et ne ressemblons plus qu'à l'étonnement. Et nous serons sans lieu, comme sans mémoire.

Ceux qu'un *Dieu neuf*, tendre Michel, proposait à ton adoration afin qu'elle s'en désenchantât : je les aperçois...

Ô Bachir, viens t'asseoir à nos chevets d'agonisants et les occupe d'un amusement naïf. Que le soleil sous nos yeux tiédissant ta peau, nous en offre la tentation, comme d'un fruit ! Viens nous déprendre de mourir, nous qui saurons mépriser la vie, — plutôt toute forme ou trépassé la vie.

Lassif, petit berger, initie par la flûte nos oisivetés copieuses : nos sens se multiplieront sous l'attouchement des souffles venus de loin ; ils vivront comme vit la lumière dans l'eau.

Ô Mektir, avertis-nous que le sommeil n'est point précieux. Fais honte, par ta nudité, aux porteurs de bandelettes. Viole, de tes mains ruées, nos superstitions.

Et toi, Ménalque !...

Marceline, nous attendons de ton sourire une révélation qui lui soit étrangère. Par ton é-

(1) Paul Claudel.

treinte nous viendra la solitude. Notre ambition d'espace se heurte à toi, que nous aimons, sur tes genoux s'apprivoise à des caresses provisoires et décisives, à l'inspection minutieuse de la face, comme d'un paysage... Mais tu l'as détournée, déjà. Et te voici de l'autre côté de notre amour, exilée sous le faix de nos croyances, de nos délices surannées. Toi qui ne nous disputes pas la lumière, toi qui prends l'ombre et la mort, nécessaire à de plus justes exaltations, ton deuil enrichissant nous fait crier vers la haute mer, lorsque perle à tes lèvres cette dernière goutte de sang par quoi, Marceline, tu nous es malgré tout plus chère...

N'est-ce pas, Immoraliste ?... Tu suspendis ta course sous la main froidissante. Tu la vis jeter le chapelet. Ces yeux que tu as clos t'auraient-ils influencé d'une contagion secrète, induit à te palper... une conscience ? Et ta sincérité, n'as-tu pas hésité à la reconnaître analogue d'un *entêtement dans le pire* ? Tu t'interrogeais sur ce qu'un homme peut encore et tu crus faire cette découverte : dire *oui* à tout ce qui est défendu.

Ô Immoraliste, quelle *autre morale* s'insinuait donc en ta vigueur ? Ô Immoraliste, ce titre d'Immoraliste tu l'assumas un peu au hasard, sans doute, soumis encore à des habitudes de pensée traditionnelles, tenté par des *méthodes inverses*.

Tu veux savoir quelque chose ! Mais quelle affirmation aurais-tu le droit d'aventurer sur toi-même ?

Ce que tu poursuivis, hâtons-nous d'y soupçonner, pour aujourd'hui : une faculté d'entretenir des métamorphoses... "Se livrer voluptueusement à soi-même."

Mais crains l'ennui et l'immobilité. (L'azur devant tes yeux deviendrait inutile ?) Ah ! sauras-tu longtemps encore haïr la mort ! Ne t'arrê-

te pas ! Il faut *finir la route* (1), — et puis recommencer, sans espoir.

Ô type humain ! ne te laisse pas fragmenter, ne souffre pas être asservi : nous attendons avec amour ton nouveau crime, ta suprême beauté...

Juillet 1902, Mølle, Suède.

EDMOND PICARD

(*Le Peuple*, 18^e année n° 320,
dimanche 16 novembre 1902)

(Dès 1891, Edmond Picard (1836-1924), avocat, écrivain et journaliste bruxellois, avait attiré l'attention du public belge sur *Les Cahiers d'André Walter*. Gide le rencontra quelques années plus tard, alors que Picard dirigeait le cercle de la "*Libre Esthétique*" avec Octave Maus. Fondateur en 1881, avec Octave Maus et Émile Verhaeren, de l'hebdomadaire *L'Art Moderne* où il défendait un art social engagé, il était aussi l'auteur d'un livre sur le Maroc, *El Moghreb el Aksa*, rapporté d'un voyage fait en 1887, chargé de mission par le gouvernement belge et accompagné de Théo Van Rysselberghe. V., en réponse à l'article ci-dessous, la lettre de Gide à Picard, BAAG n° 17, p. 12.)

L'ÉTAT MORAL DE LA JEUNE BOURGEOISIE FRANÇAISE. A PROPOS DE *L'IMMORALISTE*, PAR ANDRÉ GIDE.

Indépendamment du plaisir d'Art que donne aux lecteurs une belle œuvre littéraire, elle a souvent un résultat, sinon plus élevé, peut-être intéressant : celui de révéler l'état mental du

(1) Paul Claudel.

milieu social dans lequel elle a surgi. Les livres sont comme les plantes qui se transforment avec le sol et la culture ; en les voyant, un botaniste doublé d'un chimiste peut dire quelle est la nature du terrain sur lequel elles poussent.

Depuis quelques années la littérature française est singulièrement révélatrice à cet égard. Elle fournit indirectement des renseignements plutôt tristes sur l'état des âmes de la jeunesse bourgeoise chez celle qui jadis était dénommée non seulement par elle-même avec orgueil, mais encore par l'étranger avec admiration ou envie, "la Grande Nation". C'est qu'elle était, en effet, alors la directrice mentale universelle de notre race par la noblesse, la hauteur et la santé de ses idées.

Ah ! combien il en est autrement aux heures présentes ! On se passe maintenant si facilement de la France !

Je ne parlerai pas du phénomène vraiment désormais trop banal et trop signalé de l'abondance inouïe des œuvres libertines dont le crescendo semble ne pas avoir atteint encore son point culminant ; car la Tribadie effrontément affichée en ces derniers temps dans *Claudine en Ménage* par exemple (autant d'éditions que certains Zola), en laquelle est venu culbuter ce livre charmant *Claudine à l'École*, semble n'être qu'un passage vers un autre des cinq vices contre nature de la Pentapole dont Gomorrhe et Sodome furent les ornements sinon "les plus beaux", au moins les plus notoires. Il s'agit là d'une situation morale plutôt *parisienne* que française, due apparemment à la présence permanente dans la capitale "Auberge du monde" des cent mille fêtards venus de tous les horizons et incessamment renouvelés, qui y apportent les désirs et les ignominies de la polissonnerie cosmopolite et n'ont de commun avec la France que le séjour passager et

contaminateur qu'ils y font.

Mes préoccupations relatives à un pays que j'aime depuis mon enfance et que je préfère à tous, sauf le mien, vont à un autre mal dont le volume d'André Gide, cité en tête de cet article, est une attestation nouvelle. Des œuvres précédentes, notamment *Les Déracinés*, de Barrès, pour ne citer que la principale, en avaient donné le sentiment et avaient fait songer bien loin en arrière à la *Confession d'un Enfant du siècle*, d'Alfred de Musset, qui semble avoir été le premier cri de douleur des jeunes français ayant perdu les fortes directions de leur race et de la vie.

Car c'est une fois de plus d'un de ces malheureux, pareils à des navires dématés et "dégouvernillés", qu'il s'agit dans *L'Immoraliste*, d'André Gide.

Quelques mots d'abord de l'écrivain, connu surtout des lettrés et qui ne semble pas rechercher les gloires de grand chemin. Il représente, à notre époque, ce qui est rare, le style tout de clarté et de simplicité élégante et forte que pratiquaient les XVII^e et XVIII^e siècles, quand la langue française suffisait, comme instrument, à rendre des pensées elles-mêmes simples et claires, dans un milieu cérébral qui n'était pas arrivé à la complication et à l'archi-nuançage de nos esprits contemporains. Il ne recourt guère à l'image, cette beauté et parfois cette surcharge, si en honneur actuellement, une des ressources par lesquelles on supplée, ou on essaie de suppléer, à l'insuffisance d'une langue que les myopes académiques ont sottement maintenue trop longtemps dans le clichage des disciplines et des dictionnaires adoptés par leur pédantise. L'écriture d'André Gide est essentiellement limpide et sereine. Ses neuf œuvres antérieures, parmi lesquelles ce début charmeur *Les Cahiers d'André*

Walter dont je rendis compte du temps que j'étais à *L'Art Moderne*, quitté pour la tribune plus humaine du *Peuple*, et ce livre de cime *Le Voyage d'Urien*, en sont de séduisants témoignages.

Mais le fond de *L'Immoraliste* ? L'état d'âme d'un Français, jeune encore, qui, à la suite d'une infirmité grave, mais bien guérie, est pris dans le tourbillon intime d'une transformation psychologique qui lui enlève la vision de son emploi social et par conséquent *la volonté d'agir*.

Les étapes de cette maladie, plus grave assurément que la tuberculose matérielle dont il est parvenu à se dépêtrer, sont décrites avec une minutie d'observation cérébrale remarquable et pathétique.

C'est d'abord le besoin de se dépouiller du passé. "Je ne veux pas me souvenir, dit l'un des comparses, que le principal personnage approuve. Je croirais, ce faisant, empêcher d'arriver l'avenir et faire empiéter le passé. C'est du parfait oublié d'hier que je crée la nouveauté de chaque heure. Jamais d'avoir été heureux ne me suffit. Je ne crois pas aux choses mortes, et confonds n'être plus avec n'avoir jamais été... Si encore nos médiocres cerveaux savaient bien embaumer les souvenirs. Mais ceux-ci se conservent mal : les plus délicats se dépouillent, les plus voluptueux pourrissent, les plus délicieux sont les plus dangereux dans la suite... Regrets, remords, repentirs, ce sont joies de naguère, vues de dos."

C'est ensuite le mépris de la civilisation : — "La culture artistique monte à fleur de peuple, à la manière d'une sécrétion, qui d'abord indique la pléthore, surabondance de santé, puis aussitôt se fige, se durcit, s'oppose à tout parfait contact de l'esprit avec la nature, cache, sous l'apparence persistante, la diminution de la vie, forme gaine où l'esprit

languit et bientôt s'étirole puis meurt. Enfin, poussant à bout ma pensée : la Culture, née de la vie, tue la vie."

C'est encore la recherche des fréquentations en dehors des habitudes d'éducation et de naissance. Le triste héros dit : "La société despires gens m'était devenue délectable... La brutalité de la passion y prenait à mes yeux un hypocrite aspect de santé, de vigueur... J'exaspérais auprès d'eux ma grandissante horreur du luxe, du confort, de cette protection que ma neuve santé avait su me rendre inutile, de toutes ces précautions que l'on prend pour préserver son corps du contact hasardeux de la vie." — Voilà qui fait penser à certaines œuvres brûlantes où Georges Eekhoud peint les vagabonds. — C'est enfin l'ennui, le dégoût, finalement l'abandon de tout travail, de toute étude, l'inertie cervicale dans des occupations vagues, fantasques, désordonnées, à peine goûtées puis lâchées, telle l'aventure de Coupeau dans *L'Assommoir* tournant lamentablement et insurmontablement à la flemme et à l'ivrognerie après sa sortie de l'hôpital, mais transposée au diapason bourgeois, au diapason de la jeune "Élite".

Ce total de circonstances s'accompagne d'incidents latéraux ridicules, lâches, immoraux ou criminels.

Le tableau est poussé au noir (l'Art aime l'exagération des couleurs et des contours) mais n'est-il pas, avec tant d'autres analogues, révélateur de la situation critique et détraquée de la jeunesse française d'aujourd'hui, systématiquement détournée, comme le décrit le livre du docteur Lebon dont je parlais ici récemment, de la plupart des directions historiques de sa noble et glorieuse patrie, vers les conceptions d'un Humanitarisme abstrait enseigné par les idéologues, ou vers les conceptions trop concrètes d'un

odieux arrivisme enseigné par les argentiers cosmopolites ?

Cela ira-t-il jusqu'à l'irréremédiable décadence, comme si souvent on l'annonce, je n'y puis croire. Une telle nation ne meurt pas ainsi, et la France, au cours des siècles, s'est guérie merveilleusement de pires maladies.

Mais, Camarades, que cela nous porte à réfléchir. Loin d'être destitué du sentiment de nos destinées nationales et traditionnelles, notre Pays l'a actuellement plus vivace que jamais. Ne le perdons pas. Il nous éclaire, il nous guide, il nous donne la décision et la vaillance, dans son ingénuité et sa force.

Amis, j'envoie l'œuvre de Gide à la Maison du Peuple. Vous trouverez en tête la Bibliographie de ce subtil et mélancolique écrivain.

ANONYME

(Le Petit Bleu, 4 juillet 1902)

(Note non signée, illustrée d'un portrait de Gide, dessin maladroitement inspiré de celui de 1899 de Théo Van Rysselberghe — v. la couverture du BAAG n° 14.)

CARNET BIBLIOGRAPHIQUE

L'Immoraliste, par André Gide (Librairie du Mercure de France).

Un curieux petit bouquin très amusant de typographie vieillot, de couverture archaïque, avec un peu l'aspect des petites contrefaçons belges où tant de volumes français étaient réduits à des dimensions de carnet de poche. Le sujet est neuf, traité avec une audace cauteleuse, avec des pondérations de sceptique, avec une exacte pré-

sentation des faits et en même temps une certaine malice prudente qui en atténue la crudité. Il est très écrit comme on peut l'attendre de M. André Gide, écrivain excellent quand il ne brave pas l'allure du style de détails familiers, choisis exprès, et mis exprès aussi, non seulement en relief, mais en saillie. Le paysage dont M. André Gide entoure son livre (le livre de M. André Gide fait grand cas du tourisme) est sobre et délicat ; il dira très joliment pour raviver à l'esprit cet aspect d'une maison de campagne où l'on a vécu et qu'on revoit après une longue absence : "La maison, quand nous arrivâmes, recevait le dernier rayon du soleil, et de la vallée, devant elle, une immobile brume était montée qui voilait et qui révélait la rivière. Dès avant d'arriver, je reconnus soudain l'odeur de l'herbe ; et quand j'entendis de nouveau tourner autour de la maison les cris aigus des hirondelles, tout le passé, soudain, se souleva, comme s'il m'attendait et me reconnaissant, voulait se refermer sur mon approche."

Voici un paysage d'automne : "L'herbe, chaque matin plus trempée, ne séchait plus au revers de l'orée : à la fine aube elle était blanche. Les canards sur l'eau des douves battaient de l'aile... Un matin nous ne les vîmes plus, et peu de jours après le temps changea. Ce fut un soir ; tout à coup, un grand souffle, une haleine de mer forte, non divisée, amenant le Nord et la pluie, emportant les oiseaux nomades."

L'Immoraliste est un savant, à sang pauvre, un tuberculeux dont la maladie suscite à l'aigu la passion, tout en lui laissant le désir de s'étayer sur des forces, sur des vigueurs. Il se marie avant de se savoir malade, le crachement de sang le prend durant le voyage de noces ; sa femme, Marceline, le soigne avec un dévouement complet et le sauve. Plus tard, l'Immoraliste guéri,

ce sera sa femme Marceline qui sera malade ; il la soignera avec une certaine courtoisie, mais avec des impatiences nerveuses. Il n'est pas assez fort pour sentir de la maladie auprès de lui ; il lui semblerait presque que c'est un mauvais exemple. Aussi sa malade, qui aurait besoin d'être bercée d'affection, souffre très vivement de se voir délaissée et meurt un soir que, passé Biskra, l'Immoraliste s'est attardé... Il n'en a point de remords, mais vit un peu désaccordé, tombé à une moralité inférieure, mais se le pardonnant amplement, parce qu'il y voit un déploiement de sa force, et de quoi a besoin ce malade, si ce n'est de se sentir vigoureux ?

L'analyse, selon M. André Gide, de ce débile physique doué de quelque vigueur intellectuelle, ou au moins de réceptivité intellectuelle, puisque c'est un érudit, est très pénétrante. La jolie figure de Marceline se revêt d'un charme très douloureux qu'accentue encore une atmosphère de chambre de malade qui circule dans tout ce livre.

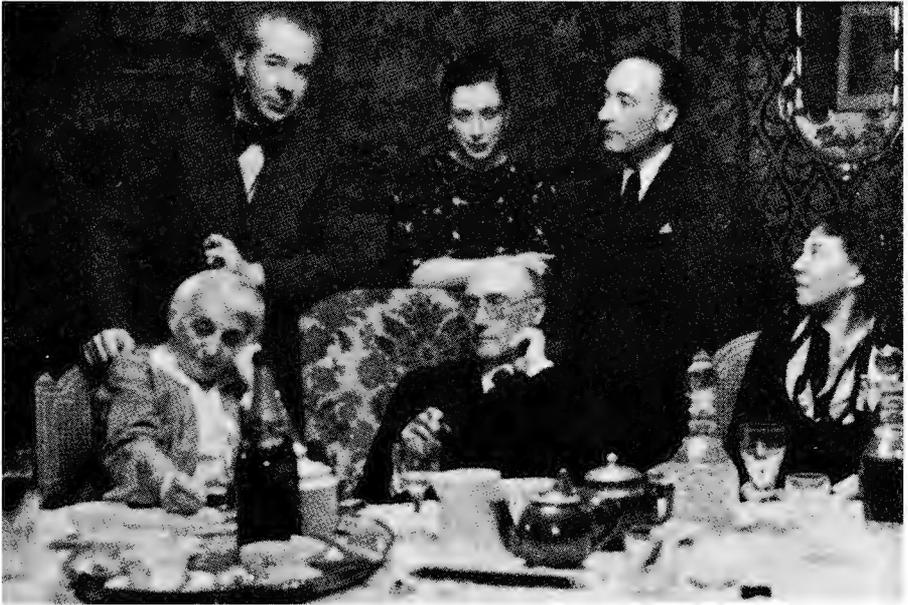
En tout cas, *L'Immoraliste* est un bouquin personnel, âpre, cruel, vrai souvent, et ce qu'il a de paradoxal ou, si l'on veut, de très spécial est présenté et détaillé avec talent, et avec toutes les préoccupations de mentalité.

(La fin de ce Dossier
dans le prochain numéro.)

UNE SOIRÉE CHEZ JULES ROMAINS

Au tome II des Cahiers de la Petite Dame, qui va bientôt paraître, on lira la relation d'un dîner auquel, en avril 1936 à Nice, Jules Romains convia André Gide, Mme Van Rysselberghe, Roger et Hélène Martin du Gard, dans le bel appartement meublé qu'il avait loué pour quatre mois sur la Promenade des Anglais, afin d'y pouvoir écrire tranquillement Recours à l'abîme et Les Créateurs, onzième et douzième tomes des Hommes de Bonne Volonté. Il y résidait avec la jeune Lise Dreyfus (la "Françoise Maëul" des H.B.V.) qu'il allait épouser le 18 décembre suivant, son divorce ayant été enfin prononcé.

Les relations amicales entre Jules Romains et Gide (son aîné de seize ans) avaient alors plus d'un quart de siècle et remontaient au temps où, dans le n° 1 de La N.R.F., en février 1909, Gide avait salué dans La Vie unanime "un des [livres les] plus remarquables et significatifs que nous ait donnés la génération qui s'élève". Tandis que le Fonds Gide de la Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet conserve une dizaine de lettres de Romains (dont six de 1908-09), Mme Lise Jules-Romains, qui procède actuellement à l'inventaire des archives de son mari, a déjà retrouvé plusieurs lettres de Gide : la publication de cette correspondance est naturellement envisagée.



C'est à l'obligeance amicale de Mme Lise Jules-Romains que nous sommes reconnaissants d'avoir pu reproduire les deux photographies inédites de la page précédente, prises lors de ce dîner de 1936 à Nice — où, nous précise-t-elle, il n'y avait pas de septième convive photographe : le cliché où sont réunis Gide, la Petite Dame, les Martin du Gard, Jules Romains et elle-même a été pris en utilisant un retardateur.

o

Nous informerons prochainement nos lecteurs des activités de la Société des Amis de Jules Romains, récemment créée, et de la "Fondation Jules Romains" qui, grâce à Mme Lise Jules-Romains, sera bientôt accueilli par l'Université de Saint-Étienne.

Toute la CORRESPONDANCE doit être adressée à notre Secrétariat :

BIBLIOTHÈQUE ANDRÉ GIDE
Unité d'Études françaises
Université Lyon II
69500 BRON

Mais les MANDATS ne peuvent y être reçus - et doivent être envoyés aux nom et adresse de la Trésorière : v. page 36 de ce Bulletin.

Tous les CHÈQUES doivent être libellés à l'ordre de l' "Association des Amis d'André Gide, Paris".

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

GIDE EN ALLEMAND

Deutsche Verlags-Anstalt, de Stuttgart, publie en un gros volume relié de 511 p., 21x13 cm, sous le titre *Romane und Lyrische Prosa*, les traductions des Nourritures terrestres (Uns Nährt die Erde, par Hans PRINZHORN), de L'Immoraliste (Der Immoralist, par Gisela SCHLIENTZ), des Caves du Vatican (Die Verliese des Vatikan, par Ferdinand HARDEKOPF) et des Nouvelles Nourritures (Uns Nährt die Hoffnung, par Gisela SCHLIENTZ), suivies d'un "Nachwort" de Gisela SCHLIENTZ (pp. 489-508).

Outre l'édition illustrée d'André Walter en 1969 (v. BAAG n° 8, p. 9), le même éditeur a déjà publié, sous la même présentation que les *Romane*, sept épais recueils d'œuvres de Gide :

Aus den Tagebüchern 1889-1939 (extraits du Journal 1889-1939, trad. Maria SCHAEFER-RÜMELIN, 440 p., 1961),

Tagebuch 1939-1949 (Journal 1939-1949, trad. Maria SCHAEFER-RÜMELIN et Gisela SCHLIENTZ, 468 p., 1967),

Selbstzeugnis. Autobiographische Schriften (Si le grain ne meurt, trad. Ferdinand HARDEKOPF, Et nunc manet in te et Ainsi soit-il, trad. Maria

SCHAEFER-RÜMELIN, 456 p., 1969),

Theater. Gesammelte Stücke (L'Évolution du Théâtre, trad. anon., Philoctète, trad. Rudolf KASSNER, Le Roi Candaule, trad. Maria SCHAEFER-RÜMELIN, Saül, trad. Felix Paul GREVE, Bethsabé, trad. Franz BLEI, Œdipe, trad. Ernst Robert CURTIUS, Perséphone, trad. Fritz SCHRÖDER, Le Troisième Arbre, trad. Gisela SCHLIENTZ, Le Procès, trad. Josef GLUCKSMANN, 328 p., 1968),

Die Falschmünzer (Les Faux-Monnayeurs, trad. Ferdinand HARDEKOPF, 368 p., 1964),

Sämtliche Erzählungen (Le Voyage d'Urien, Paludes et Le Prométhée mal enchaîné, trad. Maria SCHAEFER-RÜMELIN, Le Retour de l'Enfant prodige, trad. Ferdinand HARDEKOPF, La Porte étroite et Isabelle, trad. Maria HONEIT, La Symphonie pastorale, trad. Bernard GUILLEMIN, L'École des Femmes et Robert, trad. Käthe ROSENBERG, Geneviève, trad. Erich PLOOG, Thésée, trad. Ernst Robert CURTIUS, 648 p., 1965),

Reisen (Voyage au Congo et Le Retour du Tchad, trad. Gertrud MÜLLER, Retour de l'URSS et Retouches à mon Retour de l'URSS, trad. Ferdinand HARDEKOPF, 488 p., 1966).

On peut ainsi constater que le public de langue allemande dispose dès aujourd'hui d'une édition des œuvres de Gide qui, si elle n'est pas complète, rassemble néanmoins, sous une présentation homogène et élégante, un choix beaucoup plus étendu que celui qu'offre aux lecteurs français la "Bibliothèque de la Pléiade" ; y manquent encore la version complète du Journal 1889-1939 et les œuvres critiques. (Mais signalons que le même éditeur a publié en trois volumes, en 1950-54, la traduction intégrale de ce Journal 1889-1939.)

CORRESPONDANCE

Dans *Simenon*, que Francis LACASSIN et Gilbert SIGAUX, avec la collaboration de nombreux autres auteurs, viennent de publier (Paris : Plon, 1973, un vol. relié, 21x13,5 cm, 483 p., 38 F), on pourra lire, pp. 387-452, le texte intégral de la Correspondance André Gide — Georges Simenon, brièvement présentée et annotée par Gérard CLEISZ, professeur à Sacramento State College (Californie) : sur ces 41 lettres, qui vont de décembre 1938 à novembre 1950, les 12 de Simenon sont toutes inédites ; il y en a 29 de Gide, soit 3 de plus (les n° 12, 13 et 35) que celles qu'avait publiées la revue Adam en 1969 (v. BAAG n° 4 p. 9), et la date de 4 de celles-ci est rectifiée (n° 7, 23, 26 et 38) ; le texte de l'ensemble est plus sûr et plus complet en de nombreux endroits. Cette Correspondance est suivie de deux fragments de l'étude que Gide avait projeté d'écrire sur Simenon ; Adam avait déjà publié le premier ; le second semble inédit. (Cf. aussi l'art. de Gaëtan PICON dans Le Figaro littéraire du 12-18 janvier 1970.)

- Jacques BRENNER, "Gide lecteur de Simenon", Le Figaro, n° 1432, 27 octobre 1973, p. 17.

THÈSES

Le vendredi 23 novembre 1973, Claude MARTIN a soutenu devant l'Université de Paris-Sorbonne sa thèse pour le doctorat d'État ès Lettres : *André Gide. La Maturité. I. — De Paludes à L'Immoraliste (1895-1902)* (4 vol., 30x21 cm, 981 p.). Le Jury (MM. les Professeurs Michel DÉCAUDIN, président, V.L. SAULNIER, rapporteur, Michel RAIMOND et Auguste ANGLÈS) lui a décerné à l'unanimité la mention "Très Honorable". Après la soutenance, de nombreux membres de l'AAAG se sont retrouvés parmi les amis que Claude Martin avait

conviés à un cocktail, rue de Grenelle, à "la Fontaine des Quatre Saisons".

Le samedi 12 janvier 1974, David A. STEEL soutiendra devant l'Université de Paris VII sa thèse pour le doctorat d'État ès Lettres : *Le Thème de l'Enfance dans l'œuvre d'André Gide* (1 vol., 30x21 cm, 399 p.). Le Jury sera composé de MM. les Professeurs Jean GAULMIER, président, Robert RICATTE, rapporteur, Michel DÉCAUDIN et Claude MARTIN.

TRAVAUX EN COURS

Miss Diane FLEMING, de l'Université de Toronto, a entrepris l'édition critique d'Œdipe (thèse Ph.D.).

Mme Houa-Sou LEE, anciennement chargée de cours à l'Université féminine d'Ewha (Séoul, Corée du Sud), prépare une thèse de troisième cycle (Université de Lyon II) sur La Porte étroite.

Le Professeur W. Andrew OLIVER, de l'Université de Toronto, prépare l'édition critique de Geneviève.

Le Professeur M. SHACKLETON soutiendra prochainement sa thèse (Ph.D.) devant l'Université du Witwatersrand (Johannesburg, Afrique du Sud) : *The artistic theory and practice of André Gide*.

LIVRES ANNONCÉS

Deux importantes études sur Si le grain ne meurt :

L'ouvrage de Philippe LEJEUNE, Exercices d'ambiguïté. Lecture de "Si le grain ne meurt" (v. BAAG n° 20, p. 37), paraîtra bien aux Éd. des

Lettres Modernes, mais dans la collection "Langues et Styles".

A paraître au Canada : C.D.E. TOLTON, André Gide and the Art of Autobiography. A Study of "Si le grain ne meurt".

ARTICLES

Le Professeur Albert SONNENFELD a reproduit dans The French Review (vol. XLVI n° 4) son article paru dans les Cahiers André Gide 3 ("Le Centenaire") : "De Dostoïevsky à Gide".

Ira KUHN, "The Metamorphosis of The Trial", Symposium (Syracuse, N.Y., U.S.A.), Fall 1972.

Graeme WATSON, "The Theme of Water in Gide's early Work", Australian Journal of French Studies, vol. IX n° 2, mai-août 1972, pp. 167-79.

Pierre de GAULMYN, "Une lettre mal datée. A propos de la première lettre 'apostolique' de Paul Claudel à André Gide", Bulletin de la Société Paul Claudel, n° 51, 3e trim. 1973, pp. 29-33.

Georges KASSAI, "A propos de L'Immoraliste", Les Lettres Nouvelles, septembre-octobre 1973.

Jacques BODY, "Jean Giraudoux entre Gide et Charles-Louis Philippe. Suivi de quatre lettres de Giraudoux à Gide et d'une lettre à Ch.-L. Philippe", Revue d'Histoire Littéraire de la France, novembre-décembre 1973, pp. 1029-40.

Comptes rendus :

du Cahiers André Gide 3 ("Le Centenaire"), par Emanuele KANCEFF, dans les Studi Francesi n° 50, mai-août 1973, p. 388 ;

du Cahiers André Gide 4 ("Les Cahiers de la Petite Dame", I), par Henri RAMBAUD, dans Le Bulletin des Lettres, n° du 15 novembre 1973.

Françoise REISS, sous le titre : "Claude Martin, biographe d'André Gide", a longuement rendu compte de la thèse signalée plus haut (v. p. 55-6) dans Le Monde du 3 janvier 1974, p. 12. L'O.R.T.F. ("Paris-Culture") a également consacré une émission à cet ouvrage, le samedi 29 décembre 1973 à 17 h 40.

INFORMATIONS

● CHRISTIANE MARTIN DU GARD ● *Christiane Martin du Gard est morte le 6 novembre, au Ter-
tre où les obsèques ont eu lieu dans l'intimité.
Née le 22 juillet 1907, elle avait épousé en 1929
Marcel de Coppet et en avait eu deux enfants, Da-
niel en 1933 et Anne-Véronique en 1935. La fille
de l'auteur des Thibault avait été, dès avril
1968, un des tout premiers membres de l'AAAG. A
tous les siens, et notamment à ses enfants Daniel
de Coppet et Jean Limon, nous présentons nos sin-
cères condoléances.*

● TAHA HUSSEIN ● *Le grand écrivain égyptien
Taha Hussein est mort au Caire le 28 octobre, à
près de quatre-vingt-quatre ans. Né le 14 novem-
bre 1889 en Haute-Égypte, de parents pauvres et
illettrés, aveugle depuis l'âge de huit ans, il
eut une enfance dure ; mais, docteur de l'Univer-
sité Al-Azhar du Caire (1914) et de la Sorbonne
(1918), il parvint aux plus hautes fonctions dans
son pays : recteur de l'Université du Caire, mi-
nistre de l'Éducation, président de l'Académie de
langue arabe. "Il a joué un rôle essentiel avec
une courageuse audace", a pu écrire de lui le
Professeur Arnaldez. "Sans lui, la langue et la
littérature arabes ne seraient pas devenues tout
à fait ce qu'elles sont." Taha Hussein fut le*

plus grand ami de Gide dans le monde intellectuel arabe et c'est sur son instigation que *La Symphonie pastorale* d'abord, puis nombre d'autres œuvres furent traduites (il traduisit lui-même *Œdipe et Thésée*). Il devait lui-même évoquer sa longue amitié et ses rencontres avec Gide dans un bel article écrit pour le numéro spécial d'Hommage à André Gide de *La N.R.F.* en 1951, qu'il concluait ainsi : "Je n'ai rien à vous apprendre de lui ; je ne peux que vous dire le bien qu'il m'a fait — toujours. — Sa présence, sa pensée, sa conversation m'ont toujours rendu, sans qu'il le sache, du courage, et peut-être de la confiance. Cher, très cher André Gide, il faudrait une autre éloquence pour parler dignement de vous. Pardonnez ces lignes pauvres et maladroitement ; je ne les écris que pour vous dire merci." Lorsque Jean Lecerf et Gaston Wiet publièrent la traduction française du *Livre des Jours* (Paris : Gallimard, 1947), c'est tout naturellement Gide qui préfaça cette belle autobiographie, "exemple enfin d'une réussite, d'un triomphe de la volonté, d'une patiente victoire de la lumière spirituelle sur les ténèbres ; par quoi ce livre exotique et inactuel est si noble et si réconfortant".

Taha Hussein, qui avait épousé en 1917 une Française, Mlle Suzanne Bresseau, avait reçu la veille même de sa mort le Prix des Nations Unies pour les Droits de l'Homme. Il était Membre fondateur de notre AAAG, qui présente l'expression respectueuse de sa profonde sympathie au fils du grand écrivain disparu, M. Moënis Taha Hussein, délégué à l'UNESCO à Paris, et à son gendre, M. Hassan El Zayyat, ministre des Affaires étrangères de la R.A.U..

● ANDRÉ ROUSSEaux ● *L'ancien critique littéraire du Figaro, André Rousseaux, né le 23 mars 1896, est mort à Paris le 26 novembre 1973. La*

liste serait longue, des articles qu'il consacra à Gide au cours de sa carrière, d'abord dans L'Action française (sous le pseudonyme d'Orion), puis dans Le Figaro où il entra en 1929. On en retrouvera un certain nombre recueillis dans les cinq volumes intitulés Littérature du XX^e siècle (Paris : Albin Michel, 1938 sqq.). Signalons son étude la plus importante : "André Gide ou l'Ange manqué", pp. 143-251 du recueil Le Paradis perdu (Colette - André Gide - Jacques Chardonne - Jean Giraudoux), Paris : Grasset, 1936. En 1948, André Rousseaux envoyait à Gide un de ses livres, Portraits littéraires choisis (Genève : Albert Skira, 1947), avec la dédicace autographe suivante (inédite, coll. partic.) : "à monsieur André Gide, maître critique, hommage respectueux d'un apprenti, André Rousseaux. 27 mai 48."

● THÈSE ● *Notre ami Bernard Duchatelet, maître-assistant à l'Université de Brest, a soutenu en Sorbonne, le 8 décembre, sa thèse de Doctorat ès Lettres : "Les débuts de Jean-Christophe (1886-1906). Étude de genèse."*

● JOURNÉE JACQUES RIVIÈRE ● *De nombreux Membres de l'AAAG se sont retrouvés, le 24 novembre dans une salle de l'Alliance Française, boulevard Raspail à Paris, pour la Journée organisée par la Société d'Étude du XX^e siècle sur "Jacques Rivière et ses interlocuteurs". Les exposés de Jacques Bersani (Rivière et Proust), Michel Décaudin (Rivière et Dada), Roger Lefèvre (Rivière et Rimbaud), Kevin O'Neill (Rivière et Gide) et Jacques Petit (Rivière et Claudel) ont été suivis de débats animés par Auguste Anglès. Signalons à ce propos qu'un colloque sur "Jacques Rivière, directeur de La N.R.F." aura lieu l'été prochain au Centre culturel international de Cerisy-la-Salle, et constatons avec plaisir que Rivière est l'ob-*

jet d'un vif regain d'intérêt de travaux, ainsi qu'en a témoigné l'exposé fait le 24 novembre par son fils Alain Rivière (membre de l'AAAG) sur les publications devant prochainement voir le jour — entre autres l'édition de la Correspondance André Gide - Jacques Rivière, que prépare activement notre ami Kevin O'Neill.

• AUX LETTRES MODERNES • *La série annuelle André Gide, que dirige Claude Martin aux Lettres Modernes (M.J. Minard), avait des aînées : les séries Georges Bernanos (dir. Michel Estève, n° 14 en 1973), Guillaume Apollinaire (dir. Michel Décaudin, n° 12 en 1973), Paul Claudel (dir. Jacques Petit, n° 10 en 1973), Barbey d'Aurevilly (dir. Jacques Petit, n° 8 en 1973) et Albert Camus (dir. Brian T. Fitch, n° 6 en 1973). A ses cadettes : Jean Cocteau (fondée par Jean-Jacques Kihm, n° 1 en 1972), André Malraux (dir. Walter G. Langlois, n° 1 en 1972), Max Jacob (dir. Jean de Palacio, n° 1 en 1973), Arthur Rimbaud (dir. Louis Forestier, n° 1 en 1972) et André Suarès (dir. Yves-Alain Favre, n° 1 en 1973), va s'ajouter une nouvelle série, dont la direction a été confiée à Alan J. Clayton, professeur à Tufts University (Medford, Mass. 02155, U.S.A.) et membre de l'AAAG : le n° 1 de cette série Jean Giono (1973) groupera des études autour de trois thèmes : "De Naissance de l'Odyssee au Contadour", "Sur les Chroniques romanesques" et "Pour une érotique gionienne". Demandes de renseignements ou offres de collaboration : écrire à A.J. Clayton (Dept. of Romance Languages, Tufts University, Medford, Mass. 02155, USA, ou Lettres Modernes, 73 Rue du Cardinal Lemoine, 75005 Paris).*

 REVUE D'HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE
70^e année, n° 2

mars-avril 1970

numéro spécial

ANDRÉ GIDE

Claude PICHOS	Gide écrit à Colette
Claude MARTIN	Gide 1907, ou Galatée s'apprivoise
David A. STEEL	Le Prodiges chez Gide : Essai de critique économique de l'acte gratuit
Jean HYTIER	André Gide et l'esthétique de la personnalité
Enea BALMAS	A propos d' <i>Edipe</i> : Notes sur le théâtre de Gide
Masayuki NINOMIYA	Gide et Brunetièrre
Jacques COTNAM	André Gide et le cosmopolitisme littéraire
Germaine BRÉE	Rencontre avec Carlyle
Masahiko NAKAYAMA	André Gide au Japon

Comptes rendus Informations Bibliographie

Un vol. broché, 24 x 15,5 cm, 192 p., 13 F.

En librairie

 ou chez l'éditeur : Librairie ARMAND COLIN,
 103, boulevard Saint-Michel, 75240 PARIS Cédex 05
 (C.C.P. Paris 21.335-25)

 =====
 Vous recevez un exemplaire défectueux du
 BULLETIN (page manquante, mauvais tirage...) ?...
 Excusez-nous, et demandez-en rapidement le rem-
 placement au Secrétariat de l'Association.
 =====

NOUVEAUX MEMBRES
DE L'ASSOCIATION

Liste des Membres de l'AAAG dont l'adhésion a été enregistrée par le Secrétariat depuis la composition du précédent Bulletin jusqu'à la date du 20 décembre 1973 :

- 595 M. Charles F. SUNIER, professeur, Bienne, Suisse (Titulaire).
- 596 M. Dominique GARDAN, secrétaire général des Walt Disney Productions, 75007 Paris (Fondateur).
- 597 Mlle Anne FELTHAM, étudiante, Oxford, Gde-Bretagne (Étudiant).
- 598 M. Eladio RAMOS SALVADOR, de la Marine marchande, Vinaroz, Espagne (Titulaire).
- 599 Librairie HALBART, Liège, Belgique (Abonné BAAG).
- 600 M. Alain RIVIÈRE, 78220 Viroflay (Titulaire).
- 601 BIBLIOTHÈQUE de l'UNIVERSITÉ DU MASSACHUSETTS, Amherst, Mass. 01002, USA (Abonné BAAG).
- 602 M^{me} Évelyne MÉRON, professeur, 93710 Jérusalem, Israël (Titulaire).
- 603 M. Bernard YON, assistant à l'Université de St-Étienne, 69007 Lyon (Titulaire).
- 604 M. Tawfik MEKKI-BERRADA, étudiant, Göteborg, Suède (Étudiant).

- 605 M. Richard KOPP, professeur à Fairleigh Dickinson University, Madison, N.J. 07940, USA (Titulaire).
- 606 BIBLIOTHÈQUE de l'UNIVERSITÉ DE TOULOUSE-LE MIRAIL (Lettres Modernes), 31070 Toulouse Cédex (Titulaire).

PUBLICATIONS DE L'ASSOCIATION

Les prix (franco de port et d'emballage) indiqués ci-dessous sont strictement réservés aux Membres de l'AAAG. Les commandes sont à adresser, accompagnées de leur règlement, au Secrétariat.

BULLETIN DES AMIS-D'ANDRÉ GIDE

- Collection 1968-1972 (n° 1 à 17), 1 vol. broché,
27x21 cm, 360 p. 35 F ou \$ 8.50
- Collection 1973 (n° 18 à 20), 1 vol. broché,
21x15 cm, 162 p. 9 F ou \$ 2.50
- Le numéro séparé (dans la limite du stock disponible : n° 2, 3, 4 et 9 épuisés) 3 F ou \$ 0.80

CAHIERS ANDRÉ GIDE

- (Ex. numérotés du tirage réservé aux Membres de l'AAAG (seul numér.) : 500 ex. pour les n° 1 à 3, 600 p. les suivants. Le prix entre parenthèses est celui du vol. ordinaire vendu en librairie.)
- Cahiers 1 (1969). *Les Débuts littéraires, d'André Walter à l'Immoraliste*. 1 vol. br., 20,5x14 cm, 412 p. (30 F) 24 F ou \$ 5.75
- Cahiers 2 (1970). *Correspondance André Gide — François Mauriac (1912-1950)*. 1 vol. br., même format, 280 p. (23 F) 18,50 F ou \$ 4.75
- Cahiers 3 (1971). *Le Centenaire*. 1 vol. br., même

- format, 364 p. (32 F) 25,50 F ou \$ 6.25
- Cahiers 4 (1972). *Les Cahiers de la Petite Dame, I (1918-1929)*. 1 vol. br., même format, 496 p. (42 F) 33,50 F ou \$ 8.00
- Cahiers 5 (1973). *Les Cahiers de la Petite Dame, II (1929-1937)*. 1 vol. br., même format . A par.

AUTRES PUBLICATIONS

(Ouvrages hors-commerce, uniquement tirés à 500 ex. pour l'AAAG.)

Susan M. STOUT, *Index de la Correspondance André Gide-Roger Martin du Gard*. 1 vol. br., mêmes format et couv. que la *Correspondance* (22,5x14 cm), 64 p. (1970). 7,50 F ou \$ 2.00

Jacques COTNAM, *Essai de Bibliographie chronologique des écrits d'André Gide*. 1 vol. br., 21x13,5 cm, 64 p. (1971). 6 F ou \$ 1.50

EN DIFFUSION

Le Secrétariat de l'AAAG est en mesure de fournir à nos Membres, avec une réduction nette de 20 % (franco port et emballage) sur leur prix de vente en librairie, les volumes publiés aux Editions des Lettres Modernes dans la série annuelle *ANDRÉ GIDE* et les collections *ARCHIVES ANDRÉ GIDE* et *BIBLIOTHEQUE ANDRÉ GIDE*. Renseignements détaillés sur demande.

=====
 Publi. trimestrielle. Dépôt légal : janvier 1974
 Comm. paritaire : N° 52103 Dir. : Claude MARTIN
 =====

